NUMÉRO 91
Illinois U Library France
22 SEPTEMBRE 1951

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Bouffes-Parisiens

ANNE VERNON
GEORGE GREY
AVEC
DOMINIQUE NOHAIN

La Belle de Mai

Comédie en 3 Actes de J. SAINT-GINIEZ
Mise en Scène de JACQUES CHARON
Décor de DESHAYS

PAULETTE OGUÉ
ET
RENÉ SARVIL

Métro: 4 SEPTEMBRE, OPÉRA

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Francine. Jean-Louis.

Jean-Louis. Francine.

Philippe. Jean-Louis.

1 FRANCINE. — *C'est vrai qu'elle était charma*
cette robe... (ACTE PREMIE

2 FRANCINE. — *Tu la trouves moins jolie que moi*
(ACTE PREMIER.)

3 JEAN-LOUIS. — *Francine ne te trompera pas*
après-midi... (ACTE PREMIE

4 ULYSSE. — *Si vous l'aviez poussé sous mon cami*
je vous aurais bien vue... (ACTE

5 ULYSSE. — *C'était vous ?...*
JEAN-LOUIS. — *C'était moi.* (ACTE

Francine. Ulysse.

Ulysse. Jean-Louis.

LA BELLE DE MAI

Comédie en trois actes
de J. SAINT-GINIEZ

Permettez-moi, cher Albert WILLEMETZ, de dédier à notre ami Charles GANTILLON cette comédie qui vous appartient autant qu'à moi.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre des Bouffes-Parisiens le 9 mai 1951 dans une mise en scène de JACQUES CHARON, un décor de DESHAYS et avec la distribution suivante :

Jean-Louis	*Dominique NOHAIN*
Philippe	*George GREY*
Ulysse	*René SARVIL*
Francine	*Anne VERNON*
Solange	*Paulette OGUÉ*

Les trois actes se passent dans le même décor : *un atelier de dessinateur avec de vieux meubles bien choisis. On sent que l'on est chez quelqu'un qui n'a pas beaucoup d'argent, mais un goût sûr. A droite, une porte donnant sur la chambre. A gauche, une porte donnant sur le couloir qui conduit à la cuisine. Au fond, la porte d'entrée.*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by J. SAINT-GINIEZ.

Supplément au N° 310 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

Au lever du rideau, Jean-Louis, en robe de chambre, sort de la chambre. Il paraît agité, indécis, il marche un instant dans la pièce, puis, collant son oreille contre la porte de la chambre, il écoute. Entendant du bruit, il s'écarte. Francine entre. C'est une jeune femme ravissante et très élégante.

FRANCINE. — Il fait sombre dans votre salle de bains, j'ai dû me maquiller de travers. Vous avez une glace ici ?

JEAN-LOUIS. — Non... peut-être... je ne sais pas.

FRANCINE. — Comment, vous ne savez pas ?

JEAN-LOUIS. — Excusez-moi, Francine, je n'ai plus ma tête à moi... Il me semble que je rêve, que ce qui m'arrive n'est pas vrai, que c'est une blague.

FRANCINE. — Qu'est-ce qui est une blague ?

JEAN-LOUIS. — Vous et moi... je veux dire : toi et moi.

FRANCINE. — Quelle heure est-il ?...

JEAN-LOUIS. — 6 heures.

FRANCINE. — Eh bien, mon petit Jean-Louis, n'ayez aucun doute à ce sujet. Depuis 5 h. et demie je suis votre maîtresse.

JEAN-LOUIS. — Et vous étiez entrée chez moi à 5 h. et quart. C'est insensé...

FRANCINE. — Oui, tout s'est passé très vite. *(Elle a sorti une petite glace de son sac.)* Soyez assez gentil pour tenir cette petite glace à ma hauteur.

Jean-Louis tient la glace dans ses mains. Francine se maquille.

JEAN-LOUIS. — Mon amour... Dis-moi que tu n'es pas trop déçue...

FRANCINE. — Bien sûr que non.

JEAN-LOUIS. — Je m'attendais si peu à ce grand bonheur, j'y étais mal préparé, je ne l'ai pas accueilli comme j'aurais dû.

FRANCINE. — Ne soyez pas bête... et ne remuez pas la glace.

JEAN-LOUIS. — Je sais bien ce que vous devez penser.

FRANCINE. — Vous vous trompez.

JEAN-LOUIS. — La plus grande joie de ma vie m'est arrivée à l'improviste, alors la surprise... le bouleversement... et aussi un enthousiasme précipité m'ont fait perdre l'esprit. Je n'ai pas été brillant.

FRANCINE. — Mais si...

JEAN-LOUIS. — Mais non.

FRANCINE. — Je vous assure que vous avez été très bien.

JEAN-LOUIS. — Oh! je peux faire tellement mieux !... *(Un temps.)* Tu ne veux pas qu'on recommence ?...

FRANCINE. — Vous êtes fou ?... Vous voyez bien que je suis remaquillée.

JEAN-LOUIS. — Dommage.

FRANCINE. — Ne restez donc pas les bras en l'air. Je n'ai plus besoin de la glace.

JEAN-LOUIS. — Oh ! pardon.

Il met la glace dans sa poche.

FRANCINE. — Non. Rendez-la-moi.

JEAN-LOUIS. — C'est vrai, je suis idiot... Ah !... je m'en veux. Je m'en veux... Vous avoir tant désirée pour arriver à ce piètre résultat. Mais j'ai compris : je suis victime d'un complexe.

FRANCINE. — Un complexe ?...

JEAN-LOUIS. — Oui, j'en suis sûr. Je n'ai me souvenir de mes rêves.

FRANCINE. — Expliquez-vous.

JEAN-LOUIS. — Presque toutes les nuits je voyais en dormant, et je vous voyais tantôt hôtesse de l'air dans un avion, tantôt en ramon sortant de la cheminée d'un building.

FRANCINE. — Qu'est-ce que vous me racontez

JEAN-LOUIS. — Oui, les buildings n'ont pas cheminées, mais dans les rêves tout est possibl

FRANCINE. — Je ne vois pas le rapport e l'hôtesse de l'air, le ramoneur et...

JEAN-LOUIS. — Il est lumineux. Si je vous rê toujours sur des hauteurs, c'est que vous paraissiez inaccessible.

FRANCINE. — Ah ! bon. *(Riant :)* A présent j'ai dégringolé de mes gratte-ciel, j'espère que v êtes guéri.

JEAN-LOUIS. — Ne riez pas, Francine, je v jure que si quelqu'un méritait votre amour, c'é moi.

FRANCINE. — Depuis quand m'aimez-vous ?.

JEAN-LOUIS. — Cinq ans. Le jour où Philipp moi vous avons rencontrée à la Galerie Charpen et que le petit Morlet nous a présentés. J'ai r un de ces coups...

FRANCINE. — Je n'ai pas remarqué.

JEAN-LOUIS. — Vous regardiez Philippe.

FRANCINE. — Et après ?...

JEAN-LOUIS. — Après j'ai continué à être am reux de vous, en jouant au bon camarade. voyais bien que Philippe vous plaisait et j'é régulier.

FRANCINE. — Vous êtes sûr que vous n'inven rien ?...

JEAN-LOUIS. — Inventer ?... Je ne dis que dixième de la vérité.

FRANCINE. — Ce serait si naturel. J'entre c vous tout à l'heure et je me jette dans vos b Alors... ne serait-ce que par politesse.

JEAN-LOUIS. — Francine, tu veux savoir comb je t'aimais ?... Tu veux que je te dise ce que j disais quand je ne te disais rien ?

FRANCINE. — Pardon ?...

JEAN-LOUIS. — Je vous ai fait trois déclarati d'amour, la première le 4 juillet 1949, la deuxi le 6 décembre 1950 et la troisième cette année dimanche des Rameaux.

FRANCINE. — Je n'ai rien entendu.

JEAN-LOUIS. — Non, j'ai été le seul à les écou

FRANCINE. — Je ne comprends pas.

JEAN-LOUIS. — Un ami avait laissé chez moi appareil enregistreur, alors il m'arrivait de mettre en marche et de vous parler. Je pens qu'une fois ma déclaration enregistrée j'aurais courage de vous l'envoyer. Seulement je jamais eu ce courage.

FRANCINE. — Vous voulez rire, Jean-Louis

JEAN-LOUIS. — Vous ne me croyez pas... écou *(Il ouvre l'appareil et place le disque.)* Je ne parais rien... je me laissais aller... Je disais ce qui me passait par la tête.

FRANCINE. — C'est inouï...

Le disque commence à parler avec la voix Jean-Louis, qui mime peu à peu ce qu' enregistré..

(Le Disque. — Francine, je viens de passer la irée chez toi... je rentre... je pense à toi. Tu ais belle ce soir, ta robe était si simple et pour- nt sur ton corps on aurait dit une robe de fée. u m'as parlé deux fois, et chaque fois Philippe us a interrompus. Je n'aime pas Philippe, c'est on ami depuis le collège, mais je ne l'aime pas. suis gentil avec lui parce qu'il est ton mari et ue si j'eng... ton mari je ne pourrais pas tourner chez vous. Pourquoi l'as-tu préféré à oi ?... Il ne t'aime pas autant que je t'aime. Il aime que lui. Il tient à toi comme il tient à son sine, à son argent, à ses voitures. Son amour n'est as de l'amour. C'est du capitalisme. Moi, je n'ai ien d'autre que ma tendresse pour toi. Je n'ai ue toi et tu appartiens à un autre. Je ne renonce as à toi. J'attends... Francine, il n'y a pas d'autres emme que toi sur la terre... *(Sonnerie dans le isque et changement de ton.)* Tu vas me ficher a paix avec ce réveil, Solange ?... C'est pas en le aisant sonner comme une trompette que tu le épareras.

Jean-Louis arrête vivement le disque.

Jean-Louis. — Pendant que je vous parlais olange faisait du bruit à la cuisine, c'est idiot... 'aurais dû vous faire entendre un autre disque.

Francine. — Vous voyez bien que je ne suis pas a seule femme en ce monde !

Jean-Louis. — Vous êtes la seule. Solange est à eine plus qu'une petite camarade. *(Montrant e disque :)* Pour parler seul, comme ça, pendant es heures, vous vous rendez compte si je vous aimais ?... Et encore ce n'est qu'un tout petit échantillon de mon amour pour vous.

Francine. — Un échantillon dangereux... vous isquiez de me compromettre.

Jean-Louis. — Solange ne touche à rien, je le ui défends, et puis l'originalité de cet appareil, 'est qu'on peut effacer tout ce qui a été enregistré.

Francine. — Vraiment ?...

Jean-Louis. — Un simple déclic et tout dispa- aît. Vous voulez essayer ?

Francine, *presque tendre.* — Non, Jean-Louis. e ne veux pas effacer les jolies phrases que j'ai ntendues. J'avoue que je n'avais pas soupçonné os sentiments. Vous les cachiez à merveille. Le our de mon mariage avec Philippe vous étiez rès gai.

Jean-Louis. — J'avais bu deux pernods en me evant, et au repas j'ai continué, je ne me rendais lus compte de rien. Après j'ai été malade, et, en ntrant chez moi, j'ai pleuré comme un malheu- eux devant votre robe de mariée.

Francine. — Devant ma robe de mariée ?

Jean-Louis. — Ingrate !... Vous ne vous sou- enez pas que c'est moi qui l'avais dessinée pour ue vous soyez belle au bras de Philippe ? Et vous tiez belle... Dieu que vous étiez belle !... Regardez.

Il a pris une maquette dans un carton et la lui montre.

Francine. — C'est vrai qu'elle était charmante ette robe. Vous devriez m'en dessiner une autre our le Bal de l'Alliance du 31, quelque chose de aporeux, d'aérien...

Jean-Louis. — J'essaierai, et je crois que je éussirai. Je vous connais maintenant, je sais omment il faut habiller votre joli dos, vos hanches fines, vos douces épaules...

Francine. — Ne m'habillez pas trop. Il s'agit 'une robe de bal...

Jean-Louis. — Qu'est-ce que j'ai pu souffrir en inventant cette fermeture éclair cachée par des camélias, je savais qu'un autre la ferait glisser à ma place, et j'ai souffert encore plus en dessinant les meubles de votre chambre, car Philippe m'avait demandé de composer les meubles de votre chambre à coucher, tout simplement.

Francine. — Pauvre Jean-Louis !

Jean-Louis. — Oh ! j'en ai connu de dures ! et si je suis heureux maintenant, ça prouve qu'il y a une justice...

Sonnerie du téléphone.

Francine. — Je suis sûre que c'est Philippe... Méfiez-vous.

Jean-Louis. — De qui ?

Francine. — Je vous dis que c'est lui... Faites très attention.

Jean-Louis. — Mais Francine, il ne peut pas nous voir.

Francine. — Répondez en changeant votre voix. Ayez l'air d'être votre femme de ménage et dites-lui que vous rentrerez plus tard.

Jean-Louis. — Ça va être commode ! *(Il vient à l'appareil et prend une voix de femme :)* « Allô... oui... non, monsieur, il n'est pas là. Je suppose qu'il rentrera dans la soirée... C'est de la part de qui ?... *(Reprenant sa voix normale :)* Ah ! c'est vous, Chartier ? Comment va ? Ma voix... qu'est-ce qu'elle a, ma voix ? Ah ! oui, excusez-moi, mon vieux, je faisais ça pour amuser les enfants... Oui, plein mon atelier... Je prépare en ce moment votre publicité pour la maison de layettes. Si je vais bien ?... Je vous crois, que je vais bien... Avouez que j'ai de quoi bien aller... *(Francine lui fait signe de se modérer.)* C'est-à-dire... je vais normalement... comme tout le monde. La maquette ?... Evidemment qu'elle est prête, je vous l'apporterai demain à la première heure. Au revoir, Chartier. » *(Il raccroche.)* Ce n'était pas Philippe.

Francine. — Je l'avais compris.

Jean-Louis. — C'est préférable, je n'aurais pas aimé entendre sa voix ce soir.

Francine. — Vous avez des remords ?

Jean-Louis. — Des remords... à cause de Philippe ?... *(Il cherche et, sincère :)* Non, je n'ai pas de remords.

Francine. — Ah !

Jean-Louis. — Il a été heureux pendant des années, maintenant c'est mon tour.

Francine. — C'est un point de vue.

Jean-Louis. — Il avait une femme unique, irremplaçable, il la laisse échapper, tant pis pour lui. Moi, j'aurais su vous garder.

Francine. — Au moins m'auriez-vous été fidèle, car c'est bien ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

Jean-Louis. — Non.

Francine. — Mais oui, ne vous en défendez pas. Je dois vous apprendre que depuis quelques semaines Philippe et moi sommes devenus des copains. Un incident a mis fin à notre union sentimentale. Philippe m'a ouvert son cœur franchement, et je sais qu'il a une maîtresse.

Jean-Louis. — Il vous l'a dit ?

Francine. — Puisque nous sommes des copains. Elle est jolie, d'ailleurs.

Jean-Louis. — Qui ?

Francine. — La maîtresse de Philippe.

Jean-Louis. — Je ne sais pas.

Francine. — Allons, je vous répète que Philippe m'a tout raconté, vous n'avez aucune raison de

garder ses secrets. *(Lui mettant les bras autour du cou :)* Tu la trouves moins jolie que moi ?

JEAN-LOUIS, *troublé.* — Ma beauté... ma splendeur... Comme si l'on pouvait vous comparer !

FRANCINE. — Essaie tout de même.

JEAN-LOUIS. — Je te dis que ce n'est pas possible. D'abord je n'ai jamais pu supporter cette petite touffe de poils qu'elle a au coin de la lèvre et qu'elle appelle un grain de beauté. Un grain de beauté... tu parles ! Il s'agit tout simplement d'une moustache.

FRANCINE. — Une moustache ? *(Eclairée :)* C'est Lucie Perret.

JEAN-LOUIS. — Tu ne le savais pas ?

FRANCINE. — Philippe m'avait caché son nom.

JEAN-LOUIS. — Tu m'as dit que tu la trouvais jolie.

FRANCINE. — Je l'avais mal regardée.

JEAN-LOUIS. — Bon, j'ai gaffé.

FRANCINE. — Oh ! dans votre situation à l'égard de Philippe, vous n'en êtes plus à une indélicatesse près.

JEAN-LOUIS. — Pardon, je déteste cafarder. Et puis je me demande pourquoi vous m'avez fait parler.

FRANCINE, *furieuse.* — Lucie Perret... Une femme à barbe.

JEAN-LOUIS. — Non, à moustache. C'est peut-être justement à cause de ça... Une espèce de curiosité. Les hommes sont bizarres, vous savez.

FRANCINE. — Quand a commencé cette histoire ?

JEAN-LOUIS. — Ah ! non... nous n'allons pas continuer... Puisque Philippe ne compte plus pour vous, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

FRANCINE. — Oui. Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Elle se lève et met ses gants.

JEAN-LOUIS. — Tu ne vas pas t'en aller ?

FRANCINE. — Je dois passez chez Prunier commander un turbot sauce tartare pour demain. Philippe a invité les Ernest Maillard à déjeuner.

JEAN-LOUIS. — Je téléphonerai chez Prunier tout à l'heure. Je ne veux pas que tu partes si vite, j'ai encore trop de choses à te dire. Et puis peut-être, madame, tout à l'heure... quand vous serez moins préoccupée par votre maquillage...

FRANCINE, *choquée.* — Jean-Louis, vous ne pensez qu'à ça.

JEAN-LOUIS. — Qu'à ça !... Une fois en cinq ans, vous trouvez que je me surmène ?

FRANCINE. — Soyons raisonnables et soyons prudents. Vous n'êtes pas libre non plus. Solange peut rentrer d'une minute à l'autre.

JEAN-LOUIS. — Il n'y a plus de Solange.

FRANCINE. — Vous avez rompu ?

JEAN-LOUIS. — Oui. Quand j'ai reçu votre pneu m'annonçant votre visite, il fallait que je me débarrasse d'elle pour la journée, j'ai trouvé plus simple de m'en débarrasser pour la vie.

FRANCINE. — Vous avez eu tort !

JEAN-LOUIS. — Pourquoi ?

FRANCINE. — Cette fille était aux petits soins pour vous depuis six mois. Vous n'aviez aucune raison de la quitter.

JEAN-LOUIS. — J'en ai trouvé une et magnifique. Une histoire de chaussures à ressemeler que je recommanderai à mes amis. Deux minutes après, elle était dans l'ascenseur avec ses valises.

FRANCINE. — Ce n'est pas gentil... Vous n'auriez rien dû démolir sans...

JEAN-LOUIS. — Mais, Francine, je démolis pour reconstruire, et vous serez bien forcée d'agir bie tôt comme moi.

FRANCINE. — Qu'est-ce que vous dites ?

JEAN-LOUIS. — Vous n'allez pas rester avec Pl lippe ?

FRANCINE. — Mais Jean-Louis...

JEAN-LOUIS. — Ce ne serait ni raisonnable loyal. Philippe doit savoir la vérité.

FRANCINE. — Vous seriez prêt à la lui dire ?

JEAN-LOUIS. — Certainement.

FRANCINE. — Vous êtes courageux !... Philip est très fort.

JEAN-LOUIS. — Et après ?

FRANCINE. — Vous vous battriez avec lui ?

JEAN-LOUIS. — Oh ! j'encaisserais probableme Mais ça vaudrait bien ça.

FRANCINE, *elle le regarde rêveusement.* — Vo êtes un garçon surprenant.

JEAN-LOUIS, *très excité.* — Un mot... un se mot et j'appelle Philippe au téléphone. Je demande de venir me retrouver. Je m'expliq loyalement avec lui. L'explication terminée... il a ou il n'y a pas de la bagarre, mais ce soir vo êtes libre. A vous de décider, Francine.

FRANCINE. — Je crois que vous allez un p vite.

JEAN-LOUIS. — Je vous jure que je me se dans une forme exceptionnelle, profitez de l'occ sion.

FRANCINE. — Gardez votre forme et attendez

JEAN-LOUIS. — Vous préférez remettre explications à plus tard ?

FRANCINE. — Oui.

JEAN-LOUIS. — Il y a de belles heures qui perdent !...

FRANCINE. — Nous les rattraperons.

JEAN-LOUIS. — Je suis peut-être idiot, mais voudrais vous poser une question.

FRANCINE. — Je vous écoute.

JEAN-LOUIS. — Comment avez-vous découv que vous étiez amoureuse de moi ?

FRANCINE. — Hein ?

JEAN-LOUIS. — Je vous demande : comm avez-vous découvert que vous étiez amoureuse moi, car enfin rien ne le laissait deviner jusq 5 heures et demie. J'aurais juré que vous aim toujours Philippe. Qu'est-ce qui vous a éclai sur vos sentiments ?

FRANCINE. — Une foule de choses... d'évé ments... ne soyez pas curieux.

JEAN-LOUIS. — C'est drôle... je me morfond dans mon coin et peut-être vous n'attendiez qu signe pour vous jeter sur ma poitrine. Ce que hommes peuvent être cornichon !... D'ailleurs, je vous ai posé cette question, c'est surtout p que vous m'en parliez, car je ne sais pas si tu t es rendu compte, ma jolie chérie, mais depuis heure que nous sommes ensemble, tu ne m'a encore dit un seul mot d'amour.

FRANCINE. — Non ?

JEAN-LOUIS. — Je te le jure, même t à l'heure... alors que tu aurais pu avoir un p réflexe.

FRANCINE. — Je ne suis pas très expansive

JEAN-LOUIS. — Je sais. Mais je sais aussi si tu t'es donnée à moi, c'est que tu m'aimes. n'es pas une femme à commettre un acte si gr à la légère. Tu m'aimes, mon amour, tu m'ai Et moi, j'ai envie de sauter, de danser sur pointes, de faire des cabrioles.

On sonne.

FRANCINE. — Vous attendez quelqu'un ?

JEAN-LOUIS. — Non, personne. Inutile d'ouvrir.

FRANCINE. — Si c'était Solange ?

JEAN-LOUIS. — Solange ne sonne pas. Elle ratte à la porte, comme les souris.

FRANCINE. — C'est amusant.

JEAN-LOUIS. — Pas tellement, à la longue c'est même un peu agaçant.

On resonne.

VOIX DE PHILIPPE. — Jean-Louis... tu es là ?...

JEAN-LOUIS. — C'est Philippe !...

FRANCINE. — On a dû lui dire que vous étiez chez vous. Recevez-le.

JEAN-LOUIS. — Ah ! non. Du moment que vous m'avez interdit de lui parler, il me gênerait et il m'ennuierait. Il est l'homme au monde que j'ai le moins envie de voir.

FRANCINE. — Recevez-le, je vous prie... Votre silence peut lui donner des soupçons. Je passe dans votre chambre.

Elle va pour sortir.

JEAN-LOUIS. — Mon amour...

FRANCINE. — Quoi ?

JEAN-LOUIS. — Je suis heureux...

FRANCINE. — Mais oui... mais oui... ouvrez à Philippe.

Jean-Louis va ouvrir à Philippe, qui entre. C'est un magnifique garçon, très bien habillé. Il a beaucoup d'assurance. Pour l'instant il paraît préoccupé et nerveux.

PHILIPPE. — Je sonne depuis cinq minutes. Tu n'entendais pas ?

JEAN-LOUIS. — J'étais dans ma chambre. Je me reposais.

PHILIPPE. — Tu te reposais à 6 heures du soir. Tu es fatigué ?

JEAN-LOUIS. — Non.

PHILIPPE. — Cela ne m'étonne pas de toi, j'ai toujours pensé que tu passais tes après-midi à dormir, c'est ce qui te donne cette mine d'abruti.

JEAN-LOUIS. — Pardon ?

PHILIPPE. — Mon pauvre Jean-Louis, si tu crois que c'est en restant dans son lit qu'on arrive...

JEAN-LOUIS. — Qu'on arrive où ?

PHILIPPE. — Où l'on veut aller. Il est vrai que toi tu ne veux peut-être pas aller bien loin ; c'est ton affaire. Moi, si j'avais dormi du matin au soir, je n'en serais pas où j'en suis.

JEAN-LOUIS. — Où en es-tu ?

PHILIPPE. — A la tête d'une grande entreprise de bâtiment, en plein dans les grosses affaires et peut-être demain président de mon Conseil d'administration ; tu ne t'en es pas aperçu, non ? Pourquoi me poses-tu des questions saugrenues ?

JEAN-LOUIS. — Pour savoir, pour m'instruire.

PHILIPPE. — Pour t'instruire tu avais mon exemple sous les yeux. Je t'ai donné pendant des années des conseils de frère, j'ai essayé de te placer dans une maison sérieuse, où tu aurais pu te créer une situation comme dessinateur industriel, mais Monsieur ne supportait pas le travail de bureau.

JEAN-LOUIS. — J'ai besoin d'air.

PHILIPPE. — Tu préfères respirer tes affiches publicitaires qui sont de plus en plus hermétiques... *(Planté devant une affiche :)* Je me demande à quoi celle-là ressemble !...

JEAN-LOUIS. — Je suppose que tu n'es pas venu me rendre visite pour constater mes progrès en dessin ?

PHILIPPE. — Non, mais chaque fois que j'entre chez toi je suis atterré, c'est bien le mot, je suis atterré. Enfin, autrefois tu donnais tout de même quelques espoirs ?

JEAN-LOUIS. — A qui ?...

PHILIPPE. — A qui ?... à ta famille, à tes camarades, à moi, à toi.

JEAN-LOUIS. — Je ne me suis pas déçu.

PHILIPPE. — Eh bien, tu n'es pas exigeant ! Parlons sérieusement, tu n'as pas vu ma femme ?

JEAN-LOUIS. — Non.

PHILIPPE. — Prépare-toi à recevoir sa visite.

JEAN-LOUIS. — Ah ?

PHILIPPE. — Inutile de passer un costume, je préfère qu'elle te surprenne en négligé, ainsi elle ne se doutera pas que je t'ai prévenu. *(Le regardant :)* D'ailleurs tu es très convenable.

JEAN-LOUIS. — Oui, n'est-ce pas ?

PHILIPPE. — Où as-tu dégoté cette robe de chambre ? Je ne te savais pas si élégant.

JEAN-LOUIS. — Je me forme.

PHILIPPE. — Si tu voulais t'en donner la peine, tu serais très présentable, mais Monsieur se fiche de l'impression qu'il produit, Monsieur sort sans cravate, avec des taches sur son costume, des souliers crottés.

JEAN-LOUIS. — Veux-tu m'expliquer la raison de la visite de Francine ?

PHILIPPE. — Figure-toi, mon vieux, que j'ai laissé traîner une lettre.

JEAN-LOUIS. — De qui ?

PHILIPPE. — De Lucie, naturellement. Ce matin Francine l'a trouvée et l'a lue. Tu imagines la scène...

JEAN-LOUIS. — Il y a eu une scène ?

PHILIPPE. — Dramatique... Francine, sous ses dehors bonne fille, est profondément orgueilleuse. Elle m'a déclaré qu'elle me tromperait aujourd'hui même avec le premier chien coiffé qu'elle rencontrerait.

JEAN-LOUIS. — Le premier chien coiffé...

PHILIPPE. — Je ne l'ai pas crue, mais tout de même, avec une femme nerveuse, on ne sait jamais... Oh ! cette lettre ! je l'avais sortie de ma poche pour la déchirer, et elle traînait sur mon bureau... comme celle-ci. *(Il prend la lettre.)* Tiens, mais c'est l'écriture de Francine... elle t'a écrit ?

JEAN-LOUIS. — Oui.

PHILIPPE, *lisant.* — « Mon cher Jean-Louis, j'ai absolument besoin de vous voir, je serai chez vous à 5 heures. Toute à vous, Francine... Post scriptum : Pas un mot à Philippe. » C'est pour ça que tu ne me disais rien ?

JEAN-LOUIS. — Oui, c'est pour ça.

PHILIPPE. — Il est 6 h. 10 ! Elle est en retard, comme d'habitude. Ecoute-moi. Inutile de nier. Francine sait que je l'ai trompée.

JEAN-LOUIS. — Avec Lucie Perret.

PHILIPPE. — Non. Ça, Dieu merci, elle l'ignore, la lettre n'était pas signée. Surtout ne laisse pas échapper le nom de Lucie. Fais très attention, tu as de bonnes intentions permanentes, mais tu es gaffeur. Surveille tes paroles ; Francine est bien plus maligne que toi et moi.

JEAN-LOUIS. — Oh ! oui !

PHILIPPE. — Invente une histoire, parle-lui d'une danseuse du Lido que j'ai vue une seule fois et qui me relance. Fais-lui ressortir que lorsqu'un homme a ma situation, ce sont les femmes qui le sollicitent. Surtout persuade-la bien que c'est la première fois que je l'ai trompée. Dis donc, tu m'écoutes ?...

JEAN-LOUIS. — Oui.

PHILIPPE. — Tu es là, dans la lune, comme si ce que je te disais ne t'intéressait pas.

JEAN-LOUIS. — Ça m'intéresse beaucoup, au contraire, mais je me demande pourquoi tu m'as choisi pour...

PHILIPPE. — Parce que c'est à toi qu'elle vient se plaindre, à toi qu'elle vient demander conseil. J'étais sûr qu'elle viendrait, elle l'a confié à sa femme de chambre, qui me l'a répété.

JEAN-LOUIS. — L'imprudente...

PHILIPPE. — Oh ! je sais que Francine m'adore, qu'elle m'admire. Depuis quatre ans que nous sommes mariés, je continue à l'épater. Il est vrai qu'elle me voit à l'œuvre. Mais je me méfie de son exaltation... de sa colère. Tiens, tu vas te ficher de moi, mais tout à l'heure j'ai ouvert son carnet d'adresses et j'ai cherché quel partenaire elle pourrait choisir si elle était vraiment décidée à se venger.

JEAN-LOUIS. — Et tu as pensé à qui ?

PHILIPPE. — D'abord, naturellement, à Maxime Lescoffier. J'ai téléphoné chez lui, il est dans le Midi.

JEAN-LOUIS. — Elle aurait pu prendre l'avion.

PHILIPPE. — J'ai pensé aussi à Laurent Walbaum.

JEAN-LOUIS. — Pourquoi Laurent Walbaum ?

PHILIPPE. — Il a gagné le dernier championnat de ski, et puis il habite à deux pas de chez nous.

JEAN-LOUIS. — Ce n'est pas une raison. Francine a sa voiture.

PHILIPPE. — Il n'a pas quitté son bureau de toute la journée.

JEAN-LOUIS. — Alors ?...

PHILIPPE. — Alors, je ne vois pas. Avec toi, il n'y a que ces deux hommes qu'elle fréquente régulièrement.

JEAN-LOUIS. — Je vois que tu as pensé à moi en dernier.

PHILIPPE. — Ne dis donc pas de sottises ! Je n'ai pas pensé à toi, d'ailleurs il est certain que ses menaces n'étaient que fanfaronnades.

JEAN-LOUIS. — Oui, des vantardises...

PHILIPPE. — Dès que j'ai su qu'elle viendrait te voir, j'ai été immédiatement rassuré. Elle a toujours eu la manie de te raconter ses petites histoires.

JEAN-LOUIS. — Pas toutes...

PHILIPPE. — Jean-Louis, puis-je dans cette circonstance compter sur ton amitié et ta reconnaissance ?

JEAN-LOUIS. — Pourquoi ma reconnaissance ?

PHILIPPE. — Oh ! tu ne me dois rien de positif, mais songe combien de fois je t'ai proposé de t'épauler... de te présenter à des gens intéressants ; ce n'est pas de ma faute si tu as préféré croupir dans ta médiocrité.

JEAN-LOUIS. — C'est vrai.

PHILIPPE. — Alors, nous sommes d'accord ?

JEAN-LOUIS. — Nous sommes d'accord.

PHILIPPE, *revenant à ses soucis.* — Quelle histoire !... En ce moment où j'avais tant besoin d'être tranquille avec Francine. Figure-toi que j'ai eu la chance de rencontrer les Ernest Maillard, des tuiles et pavés ; sympathie immédiate... compliments réciproques ; je les ai invités à déjeuner demain à la maison. Vois-tu que Francine ne soit pas là... ce serait une catastrophe !

JEAN-LOUIS. — Le drame atteindrait son maximum...

PHILIPPE. — Evidemment, tu ne comprends pas. Les Ernest Maillard, ça compte pour moi, m ami. C'est la certitude de pouvoir faire face à m commandes toute l'année, de ne pas manquer matières premières.

JEAN-LOUIS. — Francine comprendra...

PHILIPPE. — Il est bientôt 6 heures et demi Qu'est-ce qu'elle fiche ? *(On gratte à la porte.)* voilà.

JEAN-LOUIS. — On n'a pas sonné.

PHILIPPE. — Non. On a gratté à la porte.

JEAN-LOUIS. — Alors ce n'est pas elle.

PHILIPPE. — Oui, c'est elle, mais comme n'ose pas sonner, elle gratte.

JEAN-LOUIS. — Elle gratte.

PHILIPPE. — Où vas-tu me cacher ?...

JEAN-LOUIS. — Je ne sais pas... au fond du c loir, dans la cuisine.

PHILIPPE. — Je préférerais ta chambre ; de je pourrais entendre votre conversation.

JEAN-LOUIS. — Il vaut mieux que tu n'enten pas, ça me rendra plus éloquent.

PHILIPPE. — Bon. Faisons vite.

On regratte à la porte.

JEAN-LOUIS, *à la porte.* — Une minute, j'arri *(A Philippe :)* Je t'enferme pour que tu ne vien pas nous déranger...

Ils sortent. Jean-Louis revient seul et va ouv la porte.

Solange entre. C'est une petite bonne fem gentille et excentrique. Elle n'a pas plus vingt ans.

SOLANGE. — Tu ne t'attendais pas à me v revenir si tôt ?

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que tu veux ?...

SOLANGE. — Te montrer cette feuille de papier

JEAN-LOUIS. — Hein ?...

SOLANGE. — Prends-la, et lis ce qu'il y a éc dessus.

JEAN-LOUIS, *lisant.* — « Chère madame Bld deau, soyez assez aimable pour donner mes souli à ressemeler demain matin, sans faute. »

SOLANGE. — Eh bien, qui avait raison ?...

JEAN-LOUIS. — Mais Solange...

SOLANGE. — Tu avais laissé cette lettre sur table de la cuisine pour que la concierge la lise faisant le ménage, comme j'avais marqué au c la recette d'un masque de beauté, je l'ai garc dans mon sac.

JEAN-LOUIS. — Alors ?...

SOLANGE. — Alors si tu avais chargé la concier de cette commission, c'est que tu ne m'en avais p chargée. C'est évident, non ?...

JEAN-LOUIS. — C'est évident.

SOLANGE. — Donc je me demande pourquoi m'as fait cette scène ce matin en me reprocha d'avoir oublié tes souliers à ressemeler et de pas m'occuper de tes affaires. Je m'occupe de affaires ; la semaine dernière j'ai fait stopper t pantalon bleu, que tu avais déchiré en t'asseya sur un clou ; quand Mme Blondeau a brûlé chemise de soie en la repassant, je l'ai tremp dans de l'eau tiède additionnée d'alcali, ce n' pas de ma faute si la tache n'est pas partie.

JEAN-LOUIS. — Solange, tu es revenue exp pour me vanter tes vertus ménagères ?

SOLANGE. — Je veux te prouver que tu as eu t de me mettre à la porte.

JEAN-LOUIS. — Je ne t'ai pas mise à la porte.

SOLANGE. — Tu m'as dit que du moment que m'intéressais si peu à toi, c'est que je ne t'aim

as et qu'il valait mieux que nous nous quittions our toujours.

JEAN-LOUIS. — Il me semble que c'était juste.

SOLANGE. — Non, puisque ce n'est pas moi qui evais porter tes souliers au cordonnier.

JEAN-LOUIS. — Ecoute, ma petite Solange, je 'ai pas envie de discuter. Je ne me sens pas très ien. Je suis fatigué.

SOLANGE. — Je veux bien croire que tu sois nalade, tu es pâle et tu as les yeux cernés, mais a ne doit pas nous empêcher de nous expliquer.

JEAN-LOUIS. — Tu crois ?

SOLANGE. — Moi, tout ce que je demande, c'est ue tu reconnaisses ton injustice... tu étais de nauvaise humeur, il fallait me le dire franchement t ne pas inventer cette histoire de souliers à ressemeler.

JEAN-LOUIS, *énervé*. — Je n'ai rien inventé. Mes ouliers sont toujours dans le même état et peronne ne les a apportés au cordonnier.

SOLANGE. — Je te répète que si je n'avais pas gardé ta lettre tu aurais déjà les pieds dedans.

JEAN-LOUIS. — C'est bon. L'incident est réglé, n'en parlons plus.

SOLANGE. — Tu sais que je ne suis pas rancunière.

Elle pose la valise sur la table.

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que tu fais ?

SOLANGE. — J'ouvre ma valise.

JEAN-LOUIS. — Tu reviens t'installer ?

SOLANGE. — Naturellement.

JEAN-LOUIS. — Ah ! non... Non, Solange, ce n'est pas possible.

SOLANGE. — Pourquoi ?

JEAN-LOUIS. — Je t'ai déjà dit que j'étais malade. J'ai besoin de calme, de silence.

SOLANGE. — Tu as mal à la tête ?

JEAN-LOUIS. — Oui, très mal.

SOLANGE. — Alors tu dois prendre un cachet tout de suite, je vais te le préparer.

JEAN-LOUIS. — Où vas-tu ?

SOLANGE. — Chercher de l'eau à la cuisine.

JEAN-LOUIS. — Je te défends d'aller à la cuisine.

SOLANGE, *près de la porte*. — Pourquoi la porte est-elle fermée à clef ?...

JEAN-LOUIS. — Je n'en sais rien. Ne t'occupe pas de ça.

SOLANGE. — Il y a du monde à l'intérieur. *(Elle regarde par le trou de la serrure.)* Mais c'est Philippe... qu'est-ce qu'il fabrique dans la cuisine ?

JEAN-LOUIS. — Ça ne te regarde pas.

SOLANGE. — Pourquoi est-il là, tout seul, assis sur la lessiveuse ?

JEAN-LOUIS. — Il est assis sur la lessiveuse ?...

SOLANGE. — Oui.

JEAN-LOUIS. — Ce doit être parce que toutes les chaises sont démolies.

SOLANGE. — Je ne comprends pas.

JEAN-LOUIS. — Ne cherche pas à comprendre. Ne t'inquiète pas de Philippe, et va-t'en.

SOLANGE. — Je vais prendre tes souliers dans la chambre, en passant je les donnerai au cordonnier.

JEAN-LOUIS. — Reste là.

SOLANGE. — La porte est fermée aussi ?

JEAN-LOUIS. — Solange... tu ne vas pas passer ton temps à vérifier les portes de cet appartement ?

SOLANGE, *elle regarde par le trou de la serrure*. — Mais c'est Francine !... Pourquoi Philippe et Francine sont-ils enfermés chacun dans une pièce ?...

JEAN-LOUIS. — Solange... arrête-toi de poser des questions.

SOLANGE. — C'est tout de même bizarre... Ils sont tous les deux chez toi et ils se tiennent dans des endroits différents.

JEAN-LOUIS. — Et alors ?... Que vois-tu là de singulier ?

SOLANGE. — Et toi, où étais-tu quand j'ai gratté à la porte ?...

JEAN-LOUIS. — Où voulais-tu que je sois ?... J'étais ici.

SOLANGE. — Mais qu'est-ce qu'il vous prend à tous les trois ?

JEAN-LOUIS. — Rien. Il ne nous prend rien du tout. Vraiment, mon petit, je ne conçois pas ton étonnement devant des choses aussi simples, aussi normales.

SOLANGE. — Tu trouves normal que Philippe soit assis sur une lessiveuse, que Francine tourne en rond autour de la chambre et que tu soignes ta migraine seul dans cet atelier ?

JEAN-LOUIS. — J'ai toujours laissé mes amis se conduire à leur guise chez moi, et j'entends qu'ils agissent de même à mon égard.

SOLANGE. — Et jusqu'à quand allez-vous vous tenir isolés les uns des autres ?

JEAN-LOUIS. — Je n'en sais rien. Dès que nous en sentirons le besoin nous nous réunirons. Laisse-moi maintenant, mon petit.

SOLANGE. — Il est évident que si je restais je ne saurais pas où me mettre. Toutes les pièces sont occupées. Dis-moi la vérité : ils sont fâchés ?...

JEAN-LOUIS. — Oui.

SOLANGE. — Ils comptent sur toi pour les réconcilier ?...

JEAN-LOUIS. — Peut-être.

SOLANGE. — Veux-tu mon avis ?... Ils ont beaucoup de sans-gêne. Non seulement ils bloquent tout ton appartement, mais ils te mêlent à leurs histoires alors que tu n'y es pour rien. Cela ne m'étonne pas. Parce qu'ils se croient des gens du monde et qu'ils pensent te faire beaucoup d'honneur en te fréquentant, ils abusent... Ils disposent de toi comme d'un toutou...

JEAN-LOUIS. — Je t'en prie, Solange... ne parle pas de chien !...

SOLANGE. — Tu es trop faible avec Francine et Philippe. A ta place, j'irais au cinéma, et je les laisserais tous les deux là où ils sont. Crois-moi... ils s'adorent. Ils finiront bien par se rabibocher.

JEAN-LOUIS. — J'en suis sûr.

SOLANGE. — Alors ?...

JEAN-LOUIS. — Alors, j'aimerais que tu ne t'éternises pas ici.

SOLANGE. — Quand tu voudras me revoir, je suis chez Germaine.

JEAN-LOUIS. — Très bien.

SOLANGE. — Tu n'auras qu'à téléphoner. Tu connais son numéro ?... Gravelle 24-24, tu devrais le marquer... Non ?... tu t'en souviendras. Téléphone le plus vite possible, parce qu'elle a de la famille chez elle, et je la gêne, elle ne me l'a pas dit positivement, mais je sens que je la gêne, et tu me connais, j'ai horreur de m'imposer.

JEAN-LOUIS. — Entendu. Je te téléphonerai.

SOLANGE. — Tu te souviens du numéro de Germaine ?

JEAN-LOUIS, *exaspéré*. — Mais oui, tu viens de me le dire : Gambetta 55-55...

SOLANGE. — Non, Jean-Louis : Gravelle 24-24...

JEAN-LOUIS. — C'est la même chose...

SOLANGE. — N'oublie pas : Gravelle 24-24...

Gravelle... je préfère le marquer sur ton agenda. *(Elle le marque.)* Et tu sais... tu peux m'appeler à n'importe quelle heure, je serai toujours là. Au revoir, chou.

Elle sort.

Jean-Louis va ouvrir la porte. Francine entre aussitôt. Un instant de silence embarrassé.

FRANCINE. — J'ai l'impression que tous les mots que je vais dire vont sonner faux et vous déplaire.

JEAN-LOUIS. — J'en ai très peur.

FRANCINE. — Mais c'est difficile... Vous ne voulez pas faire un petit effort pour m'aider.

JEAN-LOUIS. — Je croyais avoir satisfait à peu près à tous vos désirs.

FRANCINE. — Vous savez, mon petit Jean-Louis, il ne faut pas me juger trop mal. Si je suis venue vers vous, ce n'est pas seulement pour satisfaire une vengeance, j'étais désemparée, et comme je vous considère comme mon meilleur ami...

JEAN-LOUIS. — Vous m'avez choisi pour bénéficier de vos représailles. Je vous en remercie, Francine.

FRANCINE. — Si je vous ai fait de la peine, je le regrette sincèrement.

JEAN-LOUIS. — Je vous en prie... c'est la moindre des choses.

FRANCINE. — Je voulais tromper Philippe sans que cette aventure ait de suite. Il me fallait choisir quelqu'un pour qui mon geste n'ait pas d'importance.

JEAN-LOUIS. — Vous avez très bien choisi.

FRANCINE. — Il est certain que j'ai commis une erreur. Si j'avais su que vous m'aimiez, je ne me serais pas donnée à vous.

JEAN-LOUIS. — Ne me donnez pas de regrets !...

FRANCINE. — Je vous jure que, sitôt après, j'ai eu un remords.

JEAN-LOUIS. — Il ne fallait pas.

FRANCINE. — Vous m'en voulez beaucoup ?

JEAN-LOUIS. — Oui, assez.

FRANCINE. — Vous me détestez.

JEAN-LOUIS. — Oh ! Francine...

FRANCINE. — Si j'en suis arrivé là, c'est que j'étais très malheureuse. Je souffrais... Vous m'entendez, je souffrais... Est-ce que vous savez ce que ça veut dire souffrir ?...

JEAN-LOUIS. — ... Vous oubliez que vous vous adressez à un spécialiste !...

FRANCINE. — Eh bien, moi, je n'en avais pas l'habitude. Je n'ai pas pu le supporter. Il fallait que je fasse quelque chose.

JEAN-LOUIS. — Nous l'avons fait.

FRANCINE. — Philippe a été odieux à l'instant, n'est-ce pas ?...

JEAN-LOUIS. — Il a été comme d'habitude. Je ne suis pas un type que l'on a coutume de ménager.

FRANCINE. — Ne dites pas cela. Il ne faut pas que cette mésaventure vous rende injuste.

JEAN-LOUIS. — Désirez-vous des excuses ?...

FRANCINE. — Non, mais vous êtes irritant. *(Nerveuse :)* Je préférerais des reproches, des insultes, même, à l'attitude que vous prenez en ce moment. Enfin, Jean-Louis, convenez que l'offense que je vous ai faite n'est pas mortelle, elle comporte même quelques avantages, dont d'autres que vous se contenteraient. Vous m'aimiez... vous avez eu une heure de bonheur.

JEAN-LOUIS. — En effet, c'est un bail.

FRANCINE. — Dites-vous bien qu'en dehors de cette circonstance je ne me serais jamais donnée à vous.

JEAN-LOUIS. — Demain j'enverrai des fleurs Lucie Perret.

FRANCINE. — Avec Philippe vous prendr votre revanche, lorsqu'il apprendra il ne sera p très fier.

JEAN-LOUIS. — Vous voulez qu'il sache ?...

FRANCINE. — Naturellement. Sans cela trahison n'aurait aucune raison.

JEAN-LOUIS. — Oui, elle deviendrait un ac gratuit.

FRANCINE. — Mais que ça m'ennuie, Jean-Lou que vous soyez si triste, je me sens toute mis rable... j'ai honte.

JEAN-LOUIS. — Honte de qui ?

FRANCINE. — Je vous jure que si c'était refaire je ne recommencerais pas. C'est vrai... ne pense qu'à soi, on obéit à une impulsion égoï et on oublie qu'on peut faire beaucoup de mal.

JEAN-LOUIS. — Vous disiez tout à l'heure q vous teniez à ce que Philippe connaisse la véri Vous allez la lui apprendre ?

FRANCINE. — C'est-à-dire... Il est capable de pas me croire.

JEAN-LOUIS. — Ah !...

FRANCINE. — Il imaginera que je lui racon une histoire, un mensonge pour l'exaspérer. Il voudra pas admettre que j'aie fixé mon cho sur vous.

JEAN-LOUIS. — C'est tellement invraise blable...

FRANCINE. — Je crains, lorsque je lui jette à la figure ce qui s'est passé entre nous...

JEAN-LOUIS. — Qu'il éclate de rire ?...

FRANCINE. — Oh ! Jean-Louis... je suis abon nable.

JEAN-LOUIS. — Mais non, voyons... et j'enten déjà votre époux : « Toi, la maîtresse de Jea Louis... de ce pauvre raté ?... Ah ! non... trou autre chose, ma petite. »

FRANCINE. — N'exagérez pas.

JEAN-LOUIS. — Je suis au-dessous de la vér Si pourtant vous tenez à ce qu'il sache, il n'y que vous qui puissiez lui parler, car je ne pen pas que vous teniez à faire passer un écho da *le Figaro* ?

FRANCINE. — J'espérais... vous m'avez propo tout à l'heure...

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que je vous ai p posé ?

FRANCINE. — Rappelez-vous. Quand vous en sagiez le projet de me garder.

JEAN-LOUIS. — Eh bien ?...

FRANCINE. — Vous m'avez offert de vous exp quer loyalement avec Philippe.

JEAN-LOUIS. — Quoi ?

FRANCINE. — Vous étiez même prêt à l'appe au téléphone. J'ai dû vous retenir...

JEAN-LOUIS. — Comment... vous voudriez vous me demandez...

FRANCINE. — Puisque c'est vous-même qui...

JEAN-LOUIS. — Francine... Croyez-vous que sois dans le même état d'esprit que tout à l'heur

FRANCINE. — C'est juste. Je n'insiste pas. P donnez-moi.

Un silence.

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que vous voulez que lui dise ?

FRANCINE. — Vous acceptez ?...

JEAN-LOUIS. — Oh !... au point où j'en sui

FRANCINE. — Merci, Jean-Louis !

JEAN-LOUIS. — Comment voulez-vous que je r prenne ?...

FRANCINE. — Le mieux possible. C'est-à-dire en lui faisant beaucoup de mal. N'oubliez pas qu'il mérite de souffrir.

JEAN-LOUIS. — Vous m'en demandez trop, ce sera déjà bien gentil s'il me laisse parler jusqu'au bout.

FRANCINE. — Désirez-vous que je reste ?

JEAN-LOUIS. — Ah ! non... surtout pas, je vais affronter seul l'homme que nous avons trahi, le mari honteusement bafoué.

FRANCINE. — Je ne veux pas qu'il vous arrive malheur.

JEAN-LOUIS. — Vous êtes trop bonne. Mais j'y pense ; s'il se fâche pour tout de bon, s'il refuse de vous pardonner, que deviendrez-vous demain ?

FRANCINE, *avec un sourire désabusé.* — N'ayez pas d'inquiétude ! Nous avons les Ernest Maillard à déjeuner.

JEAN-LOUIS. — J'oubliais. Entrez dans ma chambre.

Francine ouvre la porte, va pour entrer et se retourne.

FRANCINE. — Jean-Louis...

JEAN-LOUIS. — Oui.

FRANCINE. — Tout à l'heure... en écoutant votre disque, j'ai été profondément troublée... bouleversée même...

JEAN-LOUIS. — J'essaierai de m'en souvenir...

Elle entre dans la chambre.

Jean-Louis va chercher Philippe et revient avec lui.

PHILIPPE. — Tu en as mis du temps...

JEAN-LOUIS. — Tu trouves ?

PHILIPPE. — J'ai fumé un paquet de cigarettes.

JEAN-LOUIS. — Tu devais être nerveux.

PHILIPPE. — Dans quel état est Francine ?

JEAN-LOUIS. — Assez calme.

PHILIPPE. — Elle t'a parlé ? Que t'a-t-elle dit ?...

JEAN-LOUIS. — Des choses banales.

PHILIPPE. — Explique-toi, voyons... tu es là à répondre en style sibyllin. Raconte-moi ce qu'il y a eu.

JEAN-LOUIS. — Attends, tu permets d'abord que je boive un verre de porto ? Je suis un peu secoué.

PHILIPPE. — Sers-moi aussi. J'en ai bien besoin. *(Jean-Louis le sert.)* A ta santé, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS, *il trinque machinalement.* — A ta santé, Philippe.

PHILIPPE. — Maintenant, vas-y.

JEAN-LOUIS. — Francine sait que tu es ici, Philippe.

PHILIPPE. — Tu le lui as dit ?

JEAN-LOUIS. — Elle était déjà chez moi quand tu es arrivé.

PHILIPPE. — Pourquoi me l'as-tu caché ? Pourquoi m'as-tu laissé parler ? C'est idiot, mon vieux, de quoi vais-je avoir l'air maintenant ? Ainsi, tu étais au courant et tu n'en as pas soufflé mot ?

JEAN-LOUIS. — Je n'étais au courant de rien.

PHILIPPE. — Elle est venue, et elle ne t'a rien raconté ?

JEAN-LOUIS. — Non.

PHILIPPE. — Je ne comprends pas. Ah ! je commence à deviner son manège, elle tenait seulement à quitter la maison cet après-midi pour m'inquiéter et elle est venue se réfugier chez toi.

JEAN-LOUIS. — C'est un peu ça.

PHILIPPE. — C'est égal. Tu aurais pu me rassurer. Alors, tu l'as calmée ?

JEAN-LOUIS. — J'ai fait ce que j'ai pu.

PHILIPPE. — Est-ce qu'elle est rentrée à la maison en sortant d'ici ?

JEAN-LOUIS. — Je l'ignore.

PHILIPPE. — Tu aurais dû l'empêcher de partir ; peut-être ruminait-elle encore des projets de vengeance. Qu'en penses-tu ?

JEAN-LOUIS. — Francine ne te trompera pas cet après-midi.

PHILIPPE. — Evidemment.

JEAN-LOUIS. — Mais elle t'a déjà trompé.

PHILIPPE. — Quoi ?... Qu'est-ce que tu racontes ?...

JEAN-LOUIS. — Laisse-moi parler, Philippe. Francine avait l'intention de se donner à n'importe qui, elle a réalisé son projet.

PHILIPPE. — Et tu me dis ça tout simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde !... Jean-Louis, j'admets que tu sois un peu loufoque, que tu ne te sois jamais rendu compte de la portée des actes humains, mais là... tu dépasses la mesure.

JEAN-LOUIS. — Oh ! je vais t'épater bien davantage.

PHILIPPE. — Cet homme... tu sais qui il est ?... Tu le connais ?...

JEAN-LOUIS. — Oui.

PHILIPPE. — Qui est-ce ?...

JEAN-LOUIS. — Devine.

PHILIPPE. — Tu veux rire ?... Parle.

JEAN-LOUIS. — Je te dis de chercher...

PHILIPPE. — C'est une plaisanterie !...

JEAN-LOUIS. — Exactement. Je suis un peintre, j'ai bien le droit, si ça m'amuse, de jouer au portrait. *(Mouvement de Philippe.)* Songe au surplus que je ne suis pas obligé de répondre à tes questions, que je trahis en somme le secret de Francine...

PHILIPPE. — Tu me le payeras, allons-y. Je le connais ?

JEAN-LOUIS. — Oui.

PHILIPPE. — C'est un de mes amis ?

JEAN-LOUIS. — Un de tes familiers.

PHILIPPE. — Ah ? Il est beau ?...

JEAN-LOUIS. — Question de goût.

PHILIPPE. — Mieux que moi ?...

JEAN-LOUIS. — Cette fois, tu brûles.

PHILIPPE. — Dis-moi son nom.

JEAN-LOUIS. — Pour te mettre sur la voie je vais t'indiquer les initiales de son prénom : J.-L.

PHILIPPE. — J.-L. Il n'y a pas de prénom qui commence par J.-L.

JEAN-LOUIS. — Il y a Jean-Louis.

PHILIPPE. — Il s'appelle comme toi ?

JEAN-LOUIS. — Philippe, tu es désespérant...

PHILIPPE. — Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

JEAN-LOUIS. — Des maquettes et un peu de décoration, tu y es ?...

PHILIPPE. — Non.

JEAN-LOUIS. — Toi, tu ne gagneras jamais le concours des mots croisés !... C'est moi, Philippe.

PHILIPPE. — Hein ?

JEAN-LOUIS. — C'est avec moi que Francine t'a trompé.

PHILIPPE. — Tu mens !...

JEAN-LOUIS. — Non, c'est la vérité.

PHILIPPE. — Allons donc... tu me fais marcher...

JEAN-LOUIS. — Est-ce que j'ai la tête d'un monsieur qui plaisante ?

PHILIPPE. — Si cela était tu ne t'en vanterais pas.

JEAN-LOUIS. — Pourquoi ?

PHILIPPE. — Parce que tu sais que je te casserais la g...

JEAN-LOUIS. — Vas-y.

PHILIPPE. — Tu as fait ça... tu as consenti à devenir le complice de Francine ?...

JEAN-LOUIS. — Excuse-moi, je ne savais pas.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que tu ne savais pas ?

JEAN-LOUIS. — Rigole... je te le permets ; je croyais que c'était pour moi qu'elle venait, qu'elle se donnait de bon cœur, sans arrière-pensée.

PHILIPPE. — Et tu acceptais ça ?...

JEAN-LOUIS. — J'acceptais justement parce que je ne savais pas.

PHILIPPE. — Idiot. Oh ! tiens, je n'ai même plus envie de te battre. Tu me dégoûtes... toi... mon meilleur ami...

JEAN-LOUIS. — Tu as beaucoup d'amis, Philippe, et je ne pense pas que je sois le meilleur ; enfin, je ne suis pas celui que tu appréciais le plus.

PHILIPPE. — Et j'avais bien raison de me méfier de toi. Je te casserai les reins, tu entends ?...

JEAN-LOUIS. — Tu as envie de casser quelque chose ?

PHILIPPE. — Je te ruinerai.

JEAN-LOUIS. — Je n'ai pas un sou.

PHILIPPE. — Je te démolirai. Tout le monde saura quel joli monsieur tu es.

JEAN-LOUIS. — Tu vas raconter cette histoire à tout le monde ?...

PHILIPPE. — Ne fais pas le malin. Tu n'as eu aucun scrupule. Au moment de toucher à Francine, tu n'as pas pensé à moi ?

JEAN-LOUIS. — Je n'ai pas éprouvé le besoin de penser à toi.

PHILIPPE. — Francine était ma femme.

JEAN-LOUIS. — Elle n'était pas que ta femme, elle était Francine.

PHILIPPE. — Evidemment, pour toi, c'était une aubaine inespérée, ça te changeait de tes Solange et de tes filles de brasseries, car tu n'as jamais eu une femme convenable depuis que je te connais, pas une.

JEAN-LOUIS. — C'est parce que je suis trop difficile.

PHILIPPE. — Je comprends pourquoi elle t'a choisi. Benêt... jobard... grotesque... Tu as cru qu'elle te prenait pour tes beaux yeux ?... Elle est venue vers toi parce que tu étais le plus insignifiant, le plus ordinaire, celui avec lequel une aventure tirait le moins à conséquence... Un chien coiffé, m'a-t-elle dit, c'est toi le chien coiffé.

JEAN-LOUIS. — Vas-y... Parle... dégonfle-toi.

PHILIPPE. — Tu ne comptais même pas pour elle, elle se serait déshabillée devant toi comme devant un meuble. Elle a dû s'imaginer venir chez son médecin...

FRANCINE, *entrant.* — Assez, Philippe. C'est suffisant...

PHILIPPE. — Tu étais là ?

FRANCINE. — Jean-Louis, voulez-vous nous laisser ?

JEAN-LOUIS. — Mais comment donc... Je suis à votre entière disposition.

Il va vers la chambre.

FRANCINE. — Non, pas là, à la cuisine, plutôt.

PHILIPPE. — A nous deux. Ainsi ce n'était pas une simple menace, ce n'était pas les divagations d'une folle. Tu as mis ton beau projet à exécution.

FRANCINE. — Tais-toi, Philippe.

PHILIPPE. — Quoi ?...

FRANCINE. — Je te prie de te taire. Si l'un d nous doit parler fort, c'est moi.

PHILIPPE. — Ça, alors !...

FRANCINE. — Tu croyais que j'allais jouer le victimes encore longtemps ?

PHILIPPE. — Je te persécutais ?...

FRANCINE. — Non, mais j'étais tout de mêm une victime.

PHILIPPE. — C'est ça, tu souffrais et t l'ignorais !...

FRANCINE. — Mes yeux se sont ouverts, et je m suis rendu compte de ta conduite. Des lettre pareilles à celle que j'ai trouvée, tu as dû en rece voir des centaines, des milliers...

PHILIPPE. — On me les envoyait par fourgon postal.

FRANCINE. — Je t'aimais, Philippe, je faisais mo possible pour t'aider et te rendre la vie agréable Je crois que tu ne t'en es jamais aperçu !...

PHILIPPE. — Te rends-tu compte de ce que t as commis ?...

FRANCINE. — Tu méritais une leçon, je te l'a donnée.

PHILIPPE. — Pour une malheureuse danseuse d Lido qui...

FRANCINE. — Quelle danseuse ?... Tu as déjà v Lucie danser au Lido ?... Avec sa moustache, ell ne pourrait danser qu'à poil.

PHILIPPE. — Assez, Francine ! Ce n'est plus à to de me faire des scènes. Parlons de ce qui vient d se passer ici.

FRANCINE. — Ah ! non...

PHILIPPE. — Comment ?...

FRANCINE. — Tu sais très bien pourquoi je m suis donnée à Jean-Louis, et tu devrais même avoi honte de m'avoir obligée à faire l'amour avec lu

PHILIPPE. — Je t'ai obligée à...

FRANCINE. — Parfaitement. J'étais honnête pa nature, j'étais faite pour n'appartenir qu'à un seu homme, tu m'as détournée du droit chemin.

PHILIPPE. — Ça, c'est un peu fort...

FRANCINE. — Et, du coup, tu as fait une nou velle victime.

PHILIPPE. — Quelle victime ?...

FRANCINE. — Jean-Louis.

PHILIPPE. — Je l'ai torturé parce qu'il a couch avec toi ?...

FRANCINE. — Il m'aimait, il ne vivait que pou moi : or je ne serai jamais plus à lui. C'est hor rible.

PHILIPPE. — Francine, arrête-toi de dire des sot tises. Même si tes griefs étaient fondés, tu pouvais tu devais trouver un autre moyen de te venger.

FRANCINE. — J'ai cherché, celui-ci m'a paru l meilleur.

PHILIPPE. — Tu as oublié que je t'aimais.

FRANCINE. — C'est faux. Tu n'aimes que toi. Tu tiens à moi comme tu tiens à ton argent, à te usines, à ta... *(elle cherche et regarde le disque)* ... enfin à tout ce que tu possèdes. Ton amou n'est pas de l'amour, c'est du capitalisme.

PHILIPPE. — Où as-tu pêché cette absurdité ?

FRANCINE. — Ne cherche pas à savoir.

PHILIPPE. — Eh bien, ma petite, apprends qu jamais je ne te pardonnerai, jamais !

FRANCINE. — Alors c'est très simple : séparons-nous.

PHILIPPE. — Hein ?...

FRANCINE. — Si tu es incapable d'oublier un geste qui n'a été qu'un acte de représailles, divorçons.

Sonnerie du téléphone.

PHILIPPE. — Ne réponds pas, je n'y suis pour ersonne.

FRANCINE. — Mais, Philippe, ce n'est peut-être as pour toi. Tout Paris n'est pas au courant de os démêlés avec Jean-Louis. *(Au téléphone :)* Allô... Allô... non, monsieur, je ne prends pas ne voix de femme... N'insistez pas, je vous dis ue non. Oui... il est là... Veuillez attendre un istant. » *(Posant l'appareil :)* C'est pour Jean-ouis.

PHILIPPE. — Oh ! celui-là... il n'a pas fini de ous embêter !...

FRANCINE, *à la porte de la cuisine.* — Jean-Louis, n vous demande au téléphone.

JEAN-LOUIS, *entrant.* — Excusez-moi.

PHILIPPE. — Dépêche-toi.

JEAN-LOUIS, *au téléphone.* — « Allô... Ah ! c'est ous, Chartier... Qu'est-ce qu'il y a encore ?... Non, mon vieux, ça ne va pas du tout... Pourquoi oudriez-vous que ça aille. *(Philippe et Francine e regardent.)* C'est-à-dire... ça va couçi-couça... e projet du catalogue de Noël ?... Je ne sais pas où je l'ai fourré, il doit être dans ma chambre. Ne quittez pas. » *(Il quitte l'appareil et va vers la hambre.)* Excusez-moi.

PHILIPPE. — Oui... oui... fais vite. *(Jean-Louis entre dans la chambre.)* Qu'est-ce que je te disais ?...

FRANCINE. — Rien. C'est moi qui te proposais de divorcer.

PHILIPPE. — Francine, j'ai beaucoup réfléchi sur la lessiveuse.

FRANCINE. — Quelle lessiveuse ?...

PHILIPPE. — Celle de Jean-Louis. J'ai beaucoup pensé à notre ménage et j'ai décidé qu'il était temps que nous nous montrions enfin raisonnables.

FRANCINE. — Parle pour toi, parce que moi... je n'ai pas encore eu le temps de m'habituer aux folies.

PHILIPPE. — Crois bien que je me suis jugé sévèrement, plus sévèrement peut-être que tu l'aurais fait toi-même.

FRANCINE. — Ça... ça m'étonnerait.

PHILIPPE. — Je me suis placé devant mes responsabilités. J'ai interrogé ma conscience et elle m'a dit...

JEAN-LOUIS, *revenant.* — Je vous demande pardon. *(Il vient à l'appareil.)* « Allô... je tiens le catalogue de Noël... en première page ?... Des chaussettes, des tricots de corps, des pull-overs. Non, mon vieux... il n'y a rien d'autre. »

PHILIPPE. — Jean-Louis... tu crois qu'il est facile de discuter d'un drame conjugal dans une ambiance de sous-vêtements ?...

JEAN-LOUIS. — Je suis désolé. *(A l'appareil :)* « Les caleçons longs ?... A la fin du catalogue, à côté des fixe-chaussettes, page 12. » *(Il raccroche.)* Je vais ranger ces papiers dans la chambre, j'en ai pour une seconde.

PHILIPPE, *sèchement.* — Pas davantage, s'il te plaît.

Jean-Louis va dans la chambre au galop et reparaît aussitôt.

JEAN-LOUIS. — Voilà, c'est fait.

PHILIPPE. — Retourne à la cuisine, et n'en sors pas avant qu'on t'ait appelé.

JEAN-LOUIS. — D'accord.

Il disparaît.

PHILIPPE. — Je ne sais plus où j'en étais.

FRANCINE. — Tu dialoguais avec ta conscience.

PHILIPPE. — C'est ça...

FRANCINE. — Tu as oublié ce qu'elle te disait ?... Je vais te le dire. Elle te disais : « Mon petit Philippe, tu as la chance de posséder une femme agréable et fidèle, tu as voulu jouer au plus fin. Tu as eu tort, car elle t'a prouvé qu'elle savait aussi jouer à ce jeu. Alors, un bon conseil, fais ton profit de la leçon et tiens-toi tranquille. »

PHILIPPE. — Ce n'était peut-être pas exactement...

FRANCINE. — Écoute, si tu veux que tout ne soit pas définitivement empoisonné entre nous il faut laisser ces histoires de côté, je m'interdis la moindre allusion à Lucie, mais il est entendu que tu ne prononceras plus le nom de Jean-Louis...

PHILIPPE. — Ça alors, volontiers. Ce personnage lamentable... Il faut tout de même que je lui parle, que je l'engage à ne plus f... les pieds chez nous.

FRANCINE. — Ah !... Il a très bien compris...

PHILIPPE. — Je tiens à mettre les choses au point.

FRANCINE. — Ne sois pas cruel, je te jure qu'il ne le mérite pas.

PHILIPPE. — C'est ça... demande-moi de le ménager.

FRANCINE. — Une minute veux-tu...

Elle cherche sur l'agenda.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que tu fais...

FRANCINE. — Un acte de charité. *(Elle compose un numéro de téléphone :)* « Allô... C'est une commission pour M^lle^ Solange. Non, ne la dérangez pas, dites-lui simplement que M. Jean-Louis l'attend chez lui tout de suite. »

PHILIPPE. — De quoi te mêles-tu ?...

FRANCINE. — Jean-Louis après notre départ aura certainement un coup de cafard... un peu de dégoût... ce qui vient de se passer n'est pas très joli.

PHILIPPE. — Je t'en prie !

FRANCINE. — Enfin je crois que j'ai raison de rappeler Solange.

Philippe va chercher Jean-Louis.

PHILIPPE. — Arrive. Voilà ! nous venons de bavarder avec Francine ; sans réussir à justifier son geste elle est arrivée à me faire admettre ma part de responsabilité ; j'ai convenu de mes torts, une seule chose reste en suspens : ton rôle dans cette triste comédie.

JEAN-LOUIS. — Oh ! tu sais... Je n'ai eu qu'à donner la réplique.

PHILIPPE. — Ne n'interromps point. Tu t'es conduit comme le dernier des derniers. Je pourrais t'envoyer mes témoins, mais deux balles n'ont généralement pour résultat que de tuer l'offensé et d'accentuer le scandale ! Je te prie de te taire.

JEAN-LOUIS. — Je n'ouvre pas la bouche.

PHILIPPE. — De te taire dans l'avenir : pas d'allusions déplacées, pas de silences équivoques lorsque le monde essaiera d'analyser les raisons de notre brouille, car tu te doutes bien que nous ne nous verrons plus.

JEAN-LOUIS. — La brouille est le brouillard de l'amitié.

PHILIPPE. — Trouve un prétexte, une histoire, en ayant soin, nécessairement, de te réserver le mauvais rôle.

JEAN-LOUIS. — Je pourrais laisser entendre que j'ai emporté de chez toi quelques pièces d'argenterie.

PHILIPPE. — Pas d'ironie, veux-tu... Ne passe plus avenue Victor-Hugo.

JEAN-LOUIS. — Le quartier est consigné ?

PHILIPPE. — Tout le quartier. Tu t'arrangerais, comme par hasard, pour rencontrer ma femme et lui offrir ta triste gueule d'amoureux. Évite de voir nos amis communs.

JEAN-LOUIS. — Nous n'en avons pas tant...

PHILIPPE. — Nous en avons trop. Ne t'égare jamais sur ma ligne téléphonique et arrange-toi pour que personne ne me parle plus de toi. Voilà.

JEAN-LOUIS. — Tu as fini ?...

PHILIPPE. — J'ai fini.

JEAN-LOUIS. — J'ai noté, mon cher Philippe, toutes tes recommandations. Je ne me remettrai plus les pieds chez toi, je n'en ressentirai aucun ennui, j'éviterai l'avenue Victor-Hugo. J'ai horreur du XVI^e^ arrondissement, et n'ayant pas la moindre estime pour eux, je ne dirai plus bonjour à tes amis, mais quant à ne plus revoir Francine, c'est une autre histoire, je l'aime et tu ne peux rien contre ça, alors si elle éprouvait le désir de me consulter pour la décoration d'un boudoir, le choix d'un disque... le dessin d'une robe, je ne lui ferai pas l'injure de lui fermer la porte au nez.

PHILIPPE. — Ecoute-le... Il n'est même pas découragé !...

FRANCINE. — Partons, Philippe.

PHILIPPE. — Si tu savais comme tu me dégoûtes...

JEAN-LOUIS. — Et moi comme je t'emm...

FRANCINE, *le couvrant de sa voix.* — Jean-Louis... ...

PHILIPPE. — Viens, toi...

Ils sortent.

Resté seul, Jean-Louis ne sait plus très bien s'il doit rester debout ou s'asseoir. Il est abruti, ravagé. Puis soudain il regarde l'heure à son bracelet-montre, va au téléphone et décroche l'appareil.

JEAN-LOUIS. — « Allô... la maison Prunier ?... c'est... pour une commande. Non, monsieur, je ne quitte pas. Inscrivez !... Un turbot sauce tartare, pour quatre personnes... non pas trop relevée. Un peu tard ?... Mais, mademoiselle, ce n'est pas pour ce soir, c'est pour demain... Oui, vers 1 heure. Que ce soit parfait, je vous prie. Merci, mademoiselle... Oh ! excusez-moi : M^me^ Philippe Desnoyer, 130, avenue Victor-Hugo... oui, dans le XVI^e^ ! Au revoir, mademoiselle... »

On gratte à la porte : Jean-Louis laisse gratter un instant, puis va ouvrir.

SOLANGE, *entrant.* — C'est moi, j'ai pris un taxi.

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que tu viens faire ?...

SOLANGE. — Je reviens... tu ne m'as pas fait dire de revenir ?...

JEAN-LOUIS. — Non.

SOLANGE. — Alors, c'est quelqu'un qui m'a m en boîte... Oh ! ça, c'est pas chic... *(Jean-Lo ne la regarde pas.)* Tu sais que je ne suis menteuse, si je suis ici c'est parce qu'une da a téléphoné à Germaine de ta part pour que rentre tout de suite. Tu ne vois pas qui ça p être ?...

JEAN-LOUIS. — Non.

SOLANGE. — Tu ne penses pas que ce s Francine ?

JEAN-LOUIS. — Peut-être.

SOLANGE. — Elle savait qu'on s'était dispu elle aura voulu nous réconcilier. A prop comment s'est terminée son histoire avec P lippe ?...

JEAN-LOUIS. — Très bien.

SOLANGE. — Qu'est-ce que je te disais : e l'adore. Il l'ennuie, mais elle l'adore.

JEAN-LOUIS. — Elle bâille d'amour devant lui !

SOLANGE. — Je suis contente que tout soit rent dans l'ordre.

JEAN-LOUIS. — Hein ?...

SOLANGE. — Notre ménage et celui de Francin car enfin aujourd'hui il y avait de l'orage da l'air... et pour rien... pour des petits malentendu Tu vas mieux, Jean-Louis ?

JEAN-LOUIS. — Non. J'ai très mal à la tête. fais pas de bruit, veux-tu ?

SOLANGE. — Pauvre... tu as la figure tou retournée. Je me demande ce que tu peux bi avoir.

JEAN-LOUIS. — Je n'en sais rien, mais ça fa mal.

SOLANGE. — Tu veux que je te prépare u tisane ?... Que je te mette un cataplasme ?

JEAN-LOUIS. — Sois gentille, ne t'occupe p de moi.

Jean-Louis est venu à sa table de dessin commence à crayonner.

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu fais ?...

JEAN-LOUIS. — Je travaille.

SOLANGE. — Tu as une commande pressée ?

JEAN-LOUIS. — Oui.

SOLANGE. — Pour qui ?

JEAN-LOUIS. — Pour une cliente...

Solange vient regarder le dessin.

SOLANGE. — C'est joli... Oh ! c'est très jo C'est un voilier ?...

JEAN-LOUIS. — Non.

SOLANGE. — C'est un abat-jour ?...

JEAN-LOUIS. — Non.

SOLANGE. — C'est un oiseau ?

JEAN-LOUIS. — Non. C'est une robe de bal...

RIDEAU

ACTE II

Au lever du rideau, Ulysse, un homme d'une quarantaine d'années, est seul dans l'atelier. Il paraît effondré. Solange sort de la chambre de Jean-Louis, elle est habillée en infirmière, elle ferme la porte avec précaution.

ULYSSE, *avec un accent méridional.* — La première fois... la première fois que je viens à Paris je tue un homme.

SOLANGE. — Vous ne l'avez pas tué.

ULYSSE. — Allez, vaïe... Vous dites ça pour m faire plaisir.

SOLANGE. — Le médecin dit qu'on ne peut pa encore se prononcer sur les suites, mais qu'il s'e tirera certainement.

ULYSSE. — Je ne crois pas votre médecin. crois que ce qui est écrit dans le journal.

SOLANGE. — Je regrette de vous avoir montr cet article.

ULYSSE. — Pourquoi ?... C'est mon châtimen

l'ai appris par cœur. *(Récitant :)* « Rue de la rovidence, M. Jean-Louis Letellier a été renversé r une camionnette conduite par M. Ulysse Bousrle, venant du Vaucluse. L'accidenté a été transorté à l'hôpital Bichat dans un état grave. » Vous ez bien entendu : dans un état grave.

Solange. — La preuve qu'il n'est pas gravement essé, c'est qu'on m'a permis de le ramener ici.

Ulysse. — Tout de même... ça vous paraît pas normal cet homme qui est tombé sur la tête il y cinq heures et qui ne s'est pas encore réveillé ?

Solange. — Ça me paraît anormal, mais ça ne 'inquiète pas.

Ulysse. — Pourquoi ?...

Solange. — S'il souffrait, il ne dormirait pas.

Ulysse. — Alors, s'il se met à dormir pour toujours, vous serez tout à fait rassurée ?

Solange. — Ne dites pas de bêtises.

Ulysse. — Il était jeune ?

Solange. — Une trentaine d'années.

Ulysse. — Il était beau ?

Solange. — Pourquoi me posez-vous cette question ? Vous l'avez vu ?

Ulysse. — Non. Quand on l'a relevé devant mon apot, j'ai été tellement saisi que j'ai eu un éblouisement.

Solange. — Il n'a rien de sensationnel, mais il st gentil... et puis tellement intelligent... C'est fou e qu'il a dans le crâne.

Ulysse. — Et maintenant, dessus, il va avoir une osse terrible. Il me semble que s'il avait été laid t idiot, j'aurais moins de remords.

Solange. — Les témoins ont reconnu que vous n'étiez pas responsable. Il s'est pour ainsi dire jeté sous les roues de votre camion.

Ulysse, *avec une ironie amère.* — Allez-y... ne vous gênez pas. Dites qu'il l'a fait exprès.

Solange. — Bien sûr que non, mais depuis hier il n'était pas dans son assiette. Il me défendait de lui parler... Il me regardait avec de grands yeux vides.

Ulysse. — Vides ?... Alors ça expliquerait qu'il ne m'ait pas vu foncer sur lui.

Solange. — Au fond, s'il a mal traversé la rue, c'est peut-être à cause de moi.

Ulysse. — Ah ?

Solange. — On s'était disputé. On avait eu des mots. Sans doute qu'il y pensait encore. *(Désolée :)* Oh ! j'aimerais pas être la cause de...

Ulysse. — Eh bien, moi, j'aimerais mieux que ce soit arrivé à cause de vous qu'à cause de moi.

Solange. — C'est très mignon à vous de ne pas m'avoir abandonnée depuis l'accident, mais plutôt que de vous plonger dans des regrets, vous devriez aller faire un petit tour dans les rues... prendre l'air.

Ulysse, *indigné.* — Moi, le quitter ?... Vous n'y pensez pas ! Non, ma petite demoiselle, je le veillerai jusqu'au bout. Je n'ai qu'un espoir, c'est qu'il ait besoin d'une transfusion de sang et qu'on prenne le mien pour le lui donner. Surtout que j'en ai trop et qu'il me gêne.

Solange. — Alors puisque vous le gardez, je vais en profiter pour sortir. S'il se réveille et s'il s'étonne de ne pas me voir, dites-lui que j'ai été acheter des remèdes à la pharmacie.

Ulysse. — Vous, vous m'avez l'air d'une illuminée.

Solange. — Pourquoi ?

Ulysse. — Vous le croyez capable de demander des explications ?

Solange, *énervée.* — Écoutez, monsieur, vous m'êtes très sympathique, mais vous me fichez le cafard. Je vous répète ce qu'a dit le docteur : ces blessures à la tête, c'est tout l'un ou tout l'autre.

Ulysse. — Oui. C'est la mort ou c'est le gâtisme. Achetez un cerceau et des soldats de plomb ; s'il rouvre les yeux, c'est peut-être la première chose qu'il demandera.

Solange. — Il est possible que ses amis viennent prendre des nouvelles. Ne laissez entrer personne dans la chambre. Le docteur l'a formellement défendu.

Ulysse. — Comptez sur moi. Personne n'entrera dans sa chambre.

Solange essaie de retirer sa blouse d'infirmière et n'y parvient pas.

Solange. — Je n'arrive pas à dégrafer ma fermeture-éclair. Aidez-moi.

Ulysse. — Qu'est-ce que je dois faire ?

Solange. — Tirez dessus !

Ulysse, *essayant.* — Elle est coincée.

Solange. — Tirez plus fort... allez-y !

Ulysse tire de toutes ses forces et ouvre la blouse de haut en bas. Solange apparaît en soutien-gorge et slip.

Solange. — Vous avez fait du propre ! C'est Germaine qui m'avait prêté cette blouse... Elle va être contente !

Ulysse. — Mais qu'est-ce que j'ai aujourd'hui ? Pas possible, je suis maudit...

Solange. — Et puis, ne restez pas planté devant moi. Vous voyez bien que je suis nue !

Ulysse. — Si vous croyez que je pense à vous regarder !

Solange. — Vous n'y pensez pas, mais vous me regardez tout de même. Prenez ma robe sur ce fauteuil. Retournez-vous et lancez-la moi.

Ulysse. — Sans me retourner ?

Solange. — Sans vous retourner.

Ulysse. — Bon.

Il prend la robe, la lance de dos vers Solange, rate son coup et la robe passe à travers la fenêtre ouverte.

Solange. — Bravo ! ! ! Il ne manquait plus que ça !

Ulysse. — Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Solange. — Vous avez jeté ma robe par la fenêtre.

Ulysse. — Je vous l'avais dit. J'ai pas la main heureuse, il ne faut plus rien me demander aujourd'hui.

Solange. — Qu'est-ce que je vais devenir toute nue ? Je ne peux plus sortir. *(Ulysse veut tirer le rideau de la table, le vase qui était dessus tombe par terre.)* Pourquoi avez-vous touché à ce tapis ?

Ulysse. — Pour que vous puissiez vous habiller.

Solange. — Vous vouliez me faire sortir en moukère ? Donnez-moi mon manteau.

Ulysse. — Ah ! non... Prenez-le vous-même. Si j'y touche, il va encore arriver un malheur.

Solange, *enfilant son manteau.* — Pourvu que je retrouve ma robe !...

Ulysse, *regardant par la fenêtre.* — Vous avez de la chance. Il y a du vent et elle flotte. Si vous vous dépêchez, vous arriverez en bas toutes les deux en même temps.

Solange. — Faut surtout que l'ascenseur soit libre...

Elle va vers la porte pour sortir.

Ulysse. — S'il vous plaît...

SOLANGE. — Quoi ?...

ULYSSE. — Je peux lui donner un peu de café très fort ?

SOLANGE. — Non. Le docteur a dit qu'il n'avait besoin de rien.

ULYSSE. — Je voudrais tenter un dernier effort pour le réveiller... Moi, ce sommeil m'épouvante.

SOLANGE. — Par pitié, monsieur Ulysse... ne vous mêlez plus de rien...

Elle sort.

Ulysse prend un fauteuil et s'installe devant la porte de la chambre de Jean-Louis. Il relit l'article du journal et, de temps en temps, hoche la tête. Le téléphone sonne. Sans se déranger, il prend l'appareil et répond.

ULYSSE. — « Allô... allô... attendez, je vais vous le dire. *(Il regarde le cadran de l'appareil.)* Oui, je suis bien Montmartre 40-05... Des nouvelles de M. Letellier ? Oh ! monsieur, je voudrais bien en avoir moi-même... Non, il n'est plus à l'hôpital. Il n'est pas à la Morgue non plus, il dort. Oui, monsieur, il dort depuis midi, ça fait cinq heures, et personne ne sait quand il se réveillera... La brute qui l'a renversé ?... C'est moi, monsieur... Ne vous excusez pas, monsieur... Monsieur qui... M. Chartier ?... Au revoir, monsieur... »

Il raccroche. On sonne à la porte. Il se lève et va ouvrir. Francine entre. Elle paraît affolée.

FRANCINE. — Où est Jean-Louis ?

ULYSSE. — Pardon ?...

FRANCINE. — Où est Jean-Louis ? Je veux le voir.

ULYSSE. — Le pauvre monsieur ? Impossible, madame.

FRANCINE. — Impossible ? Vous ne voulez pas dire que... il n'est pas ?...

Elle n'ose pas prononcer le mot.

ULYSSE. — Non, pas encore.

FRANCINE. — Ah ! vous m'avez fait peur !... Comment est-il ?... Espère-t-on le sauver ?

ULYSSE. — Le docteur a dit que ce serait tout l'un ou tout l'autre.

FRANCINE. — Comment ?...

ULYSSE. — Je vous répète ce qu'on m'a répété.

FRANCINE. — Ce n'est pas possible. Jean-Louis hier encore si intelligent, si plein de vie...

ULYSSE. — Si j'étais resté à Cavaillon, il serait encore comme hier.

FRANCINE. — Qui êtes-vous, monsieur ?

ULYSSE. — Vous avez dû lire mon nom dans les journaux. Je m'appelle Ulysse, Ulysse Bouscarle.

FRANCINE. — Vous êtes le conducteur du camion ?

ULYSSE. — Tout juste.

FRANCINE. — Ah !

ULYSSE. — Dites-le, allez... dites-le.

FRANCINE. — Quoi donc ?

ULYSSE. — Que je suis un assassin.

FRANCINE. — Comment l'accident s'est-il produit ?

ULYSSE. — C'est simple, j'étais parti hier matin de Cavaillon, par un soleil magnifique, avec *la Belle de Mai.*

FRANCINE. — Pardon ?...

ULYSSE. — C'est le nom de baptême de mon camion, je l'ai acheté l'an passé à Marseille. Mes collègues voulaient que je l'appelle *la Joliette,* mais moi, j'ai préféré *la Belle de Mai !*

FRANCINE. — Alors ?

ULYSSE. — J'apportais des asperges de Lau et des artichauds violets de Carpentras, de la ma chandise sélectionnée, de quoi régaler les pl difficiles. C'est la première fois que je faisais voyage à Paris, mais je le faisais pas pour ri

FRANCINE, *excédée.* — Je vous en prie, mo sieur.

ULYSSE. — J'avais roulé toute la nuit et, na rellement, je n'avais plus les yeux en face trous, mais tout de même je n'allais pas vite, je l'ai vu comme qui dirait se jeter sous mes rou

FRANCINE. — Il s'est jeté sous vos roues ?

ULYSSE. — Je dirai même qu'il a couru pour arriver plus vite, mais là où je suis impardonnab c'est de ne pas m'être arrêté pile devant lui...

FRANCINE. — Quelle terrible responsabilité !

ULYSSE. — Croyez bien que je m'en ren compte !

FRANCINE. — Les faits se sont passés exac ment comme je le supposais. Rien qu'en lisant journaux j'avais tout compris.

ULYSSE. — Je voulais me constituer prisonni Ils n'ont pas voulu.

FRANCINE. — Ce n'est pas vous le coupable.

ULYSSE. — Il y a quelqu'un d'autre ?

FRANCINE. — Savez-vous si, avant de sortir matin, il n'a pas laissé une lettre ?

ULYSSE. — Une lettre ?

FRANCINE. — Je suis sûre qu'avant de mourir m'aura écrit quelques mots.

ULYSSE. — Vous pensez qu'il avait un presse timent ?

FRANCINE. — A moins qu'il ne m'ait envoyé u lettre par la poste...

ULYSSE. — Dans ce cas, il aurait mieux fait vous envoyer un télégramme. Vous seriez peut-ê arrivée à temps pour empêcher l'accident !

FRANCINE. — S'il meurt, je ne saurai même s'il m'a pardonnée. Pauvre Jean-Louis ! Fau qu'il ait souffert pour en arriver là !

ULYSSE. — Je ne crois pas qu'il ait beaucc souffert, ça s'est passé très vite.

FRANCINE, *s'adressant à la porte.* — Pourq as-tu fait ça, Jean-Louis ? Aucune femme mérite un tel sacrifice !... Et je le méritais mo que tout autre. Comment aurais-je pu deviner grandeur de ton amour ? Tu étais gai, tu pl santais toujours... Hier encore j'ai cru que pouvais jouer avec toi sans danger. Oh ! Jea Louis... Toi qui riais de tout. Pourquoi, po quoi ?...

ULYSSE. — Entre nous, je ne crois pas q puisse vous entendre. Il dort.

FRANCINE. — Ne croyez pas, monsieur, que sois une méchante femme...

ULYSSE. — Mais, madame... je ne vous ai r dit...

FRANCINE. — J'ai une vie très agitée, je se beaucoup, j'ai toujours du monde autour de n alors je n'ai pas le temps de chercher ce qu'il derrière les visages. Je voyais chaque jour Jea Louis, mais je ne pensais jamais à lui. Aujo d'hui seulement je me souviens de la tendresse ses regards, de la profondeur de ses paroles n'est plus là, et il me semble que je le vois p la première fois. Je vous en prie, monsieur, dit moi qu'il reste encore un espoir de le sauver.

ULYSSE. — Je voudrais bien, mais le coup q a reçu sur la tête était assez fort pour assomm un bœuf. Alors, n'est-ce pas ?... On n'est pas bœufs... *(Francine pleure.)* Vous êtes une parenn

elle secoue négativement la tête) sa sœur, sa cousine ?...

FRANCINE. — Ne cherchez pas à comprendre.

ULYSSE. — Bon, j'ai compris. Mais alors, l'autre, la folle ?

FRANCINE. — Quelle folle ?

ULYSSE. — L'infirmière qui ne le croit pas malade, qui croit qu'il s'en tirera avec une petite migraine, qui est-ce ?...

FRANCINE. — Solange ?... Vous dites qu'elle ne le croit pas malade ?

ULYSSE. — La preuve : elle est allée faire ses commissions.

FRANCINE. — Mais alors... tout n'est pas perdu.

ULYSSE. — Comment ?...

FRANCINE. — Si elle est sortie, c'est qu'il n'est plus en danger. Je veux le voir...

ULYSSE. — Impossible.

FRANCINE. — Enlevez cette chaîne et laissez-moi entrer dans sa chambre.

ULYSSE. — Je vous répète que c'est défendu.

FRANCINE. — Je m'en moque.

ULYSSE. — Moi pas.

FRANCINE. — Vous ne comprenez pas que si cet homme est gravement blessé, c'est entièrement de ma faute ?

ULYSSE. — Non, je ne comprends pas.

FRANCINE. — C'est à moi qu'il a pensé en se jetant sous les roues de votre camion. C'est ma main qui l'a guidé vers la mort !

ULYSSE. — Allons, allons, ma petite dame... si vous l'aviez guidé vers mon camion, je vous aurais bien vue.

FRANCINE. — Je veux le voir, lui parler, lui demander pardon.

ULYSSE. — Madame, je vous demande poliment, mais fermement...

FRANCINE. — Non !...

ULYSSE. — Madame, je vais être obligé d'employer la force... *(On sonne.)* On a sonné.

FRANCINE. — Eh bien, qu'attendez-vous ?

ULYSSE. — J'attends que vous ayez changé de place, parce que si je vais jusqu'à la porte d'entrée, vous en profiterez pour forcer l'entrée de celle-là.

FRANCINE. — Vous êtes ridicule.

ULYSSE. — Peut-être, mais je respecte la consigne.

FRANCINE. — Allez ouvrir, je vous donne ma parole que je ne bougerai pas d'ici.

ULYSSE. — Bon, bon, je veux bien vous faire confiance...

Ulysse va vers la porte d'entrée. Francine pénètre aussitôt dans la chambre de Jean-Louis. Ulysse ouvre la porte à Philippe qui entre.

PHILIPPE. — J'arrive de Bichat. On m'a dit qu'on l'avait ramené ici. Où est-il ?

ULYSSE. — Dans sa chambre. *(Voyant la disparition de Francine:)* Et naturellement il n'y est plus seul...

PHILIPPE. — Comment va-t-il ?

ULYSSE. — Il dort.

PHILIPPE. — Il dort ?...

ULYSSE. — Dès l'instant où il a reçu son grand coup sur la tête, il a fermé les yeux et il les a plus ouverts.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que cela signifie ?

ULYSSE. — Oh ! moi, mon opinion est faite. Comme je le disais aux deux petites dames, leur optimisme ne changera rien à l'affaire. Du temps où je chassais, j'ai jamais raté un ortolan au bout de mon fusil, j'avais pas de raison pour rater le premier homme qui se placerait sous mon camion.

PHILIPPE. — Ah ! c'est vous qui...

ULYSSE. — Oui, monsieur, c'est moi.

PHILIPPE. — On m'a expliqué comment les choses s'étaient passées. Vous n'en êtes en rien responsable.

ULYSSE. — Je sais... je sais... Tout le monde me dit pareil. Pour un peu, on me ferait croire que son crâne est fendu parce qu'il a reçu une cheminée sur la tête...

PHILIPPE. — Je connais bien le personnage. Cent fois je l'ai vu traverser les rues le nez au vent, les yeux vers les nuages. C'est un miracle qu'il n'ait pas heurté tous les becs de gaz de son quartier.

ULYSSE. — Entre nous, il aurait mieux valu qu'il tombe sur un bec que sous mon camion.

PHILIPPE. — Je savais qu'il devait un jour fatalement lui arriver une tuile, mais il aurait pu choisir un autre moment.

ULYSSE. — Là, je suis entièrement de votre avis.

PHILIPPE. — Aujourd'hui, l'événement peut prêter à confusion.

ULYSSE. — Pourquoi ?

PHILIPPE. — Vous croyez qu'il s'en tirera ?

ULYSSE. — Ce sera tout l'un ou tout l'autre.

PHILIPPE. — Il est capable de me faire la mauvaise plaisanterie d'y rester.

ULYSSE, *choqué*. — Monsieur, je ne connaissais pas le pauvre monsieur avant que mon camion le rencontre, mais je serais bien étonné s'il se laissait mourir dans la seule intention de vous faire de la peine.

PHILIPPE. — Maintenant il me reste à prévenir ma femme ; ça c'est le plus difficile.

ULYSSE. — Elle est de la famille ?...

PHILIPPE, *amer*. — Presque. Et le plus fort, c'est qu'il va falloir que je prenne des ménagements...

ULYSSE. — Pourquoi ?... Elle lui était très attachée ?

PHILIPPE. — Non. Elle ne lui était pas attachée du tout.

ULYSSE. — Alors ? Allez-y carrément.

PHILIPPE. — Non, monsieur, je n'irai pas carrément, car elle va se croire responsable de sa mort.

ULYSSE. — Si je comprends bien, à part moi qui lui ai passé sur le corps, il y a pas mal de personnes qui ont des raisons pour se croire responsables de l'accident arrivé à ce pauvre monsieur. *(Philippe se dirige vers la chambre de Jean-Louis :)* Où allez-vous ?

PHILIPPE. — Me rendre compte exactement de son état.

ULYSSE. — Il est défendu d'entrer. Il y a déjà une petite dame qui a brûlé la consigne. C'est suffisant.

PHILIPPE. — Vous n'avez pas l'intention de m'empêcher de passer ?

ULYSSE, *hurlant*. — S'il est dans le coma, je ne veux pas qu'on le dérange...

PHILIPPE. — Je vais me fâcher.

ULYSSE. — Tant pis.

Philippe écarte brutalement Ulysse et va pour entrer dans la chambre. Francine sort.

FRANCINE. — N'entre pas, Philippe...

PHILIPPE. — Tu étais là...

FRANCINE, *à Ulysse*. — Laissez-nous, je vous prie.

ULYSSE. — Vous voulez que je m'en aille ? Mais qui veillera sur lui ?

FRANCINE. — Il n'a besoin de personne. Il dort. S'il appelle, je vous jure que je saurai bien m'occuper de lui.

PHILIPPE. — Attendez dans la cuisine que nous vous permettions d'en sortir.

ULYSSE. — Je préfère attendre devant sa porte.

PHILIPPE. — Monsieur, pour un homme qui a si mal commencé sa journée, je trouve que vous discutez beaucoup.

FRANCINE. — Je vous en prie, Ulysse... Nous vous demandons quelques minutes...

ULYSSE. — Bon... bon... mais surtout ne faites pas de bruit. Le docteur a dit : du silence et du calme.

Il sort vers la cuisine.

PHILIPPE. — Ainsi à peine as-tu appris l'accident que tu t'es précipitée au chevet de Jean-Louis ?

FRANCINE. — Après ce qui s'est passé entre nous, tu estimes qu'il me suffisait de prendre des nouvelles par téléphone ?

PHILIPPE. — Je vous avais interdit de vous revoir...

Ulysse apparaît un doigt sur les lèvres.

ULYSSE. — Chut !...

Il disparaît.

FRANCINE. — Tu parles trop fort, Philippe... Te sens-tu bien à l'aise, n'as-tu pas un poids sur la conscience ?

PHILIPPE. — Pourquoi ?

FRANCINE. — Nous sommes de grands coupables.

PHILIPPE. — Comment ?

FRANCINE. — Jean-Louis a tenté de se suicider.

PHILIPPE. — Ça y est, je l'avais prévu !... J'étais sûr que tu tirerais cette conclusion de l'accident.

FRANCINE. — Parce que toi, tu penses que c'est un simple accident ?

PHILIPPE. — Naturellement.

FRANCINE. — Et tu ne trouves pas troublant qu'il se soit produit aujourd'hui même ?

PHILIPPE. — Chaque jour de la semaine on signale des accidents de la circulation.

FRANCINE. — Sois sincère. Tu as compris comme moi qu'il s'agit d'un geste désespéré. Hier, quand nous avons quitté Jean-Louis, il était brisé, perdu, il a dû errer toute la nuit dans les rues, et au petit jour il s'est jeté sous une voiture.

PHILIPPE. — Au petit jour ? Il était midi...

FRANCINE. — Si tu crois qu'il a pensé à regarder l'heure !

PHILIPPE. — Toi, à défaut de logique, tu peux te vanter d'avoir une belle imagination.

FRANCINE. — Je n'ai rien besoin d'imaginer, il me suffit de connaître Jean-Louis.

PHILIPPE. — C'est un récidiviste du suicide ?

FRANCINE. — Non, c'est un amoureux, un vrai, un sincère. Il y a des années qu'il m'aimait, et avec une délicatesse... une pudeur, une retenue !... Hier, d'un seul coup, j'ai tout saccagé, tout détruit, comment voulais-tu, après ça, qu'il ait le courage de continuer à vivre ?

PHILIPPE. — Jean-Louis n'avait qu'à ne pas se laisser prendre à ta comédie. Il savait bien que tu ne pouvais aimer que moi. Qu'il ait pensé une seconde que je serais cocu par un type comme lui dépasse toutes les bornes du bon sens.

FRANCINE. — Ne croirait-on pas que Jean-Louis est physiquement un monstre et qu'il est pour les femmes un objet d'horreur ? Lorsqu'on le regarde bien, on s'aperçoit qu'il n'est pas déplaisant du tout, il est même assez attirant.

PHILIPPE. — Il est petit...

FRANCINE. — Oui, mais il est admirablement proportionné.

PHILIPPE. — Evidemment, tu as eu l'occasion de t'en rendre compte !

FRANCINE. — Oh ! c'est seulement à présent... parce que tu m'y fais penser...

PHILIPPE. — Je t'y fais penser ?

FRANCINE. — Forcément. Il a la peau douce, il est prévenant, complaisant, caressant...

PHILIPPE, *furieux*. — Est-ce que l'étalage de vertus amoureuses de Jean-Louis va bientôt finir ?

FRANCINE. — Je dis ce qui est. Tu as l'air de prétendre que Jean-Louis est incapable de troubler une femme. Impartialement, je te réponds que c'est faux, et quand j'interroge ma mémoire...

PHILIPPE, *vivement*. — Inutile d'interroger ta mémoire.

FRANCINE. — En tout cas tu ne peux nier ses qualités spirituelles.

PHILIPPE. — C'est un aigle ?

FRANCINE. — Il vous parle des livres si bien qu'on n'a plus besoin de les lire, il ne se trompe jamais quand il vous conseille de voir un film, il met à votre portée les poètes modernes, enfin il est toujours prêt à rendre service, à embellir la vie.

PHILIPPE. — Où veux-tu en venir ?

FRANCINE. — A ceci : Jean-Louis était un être absolument délicieux, et s'il meurt par ma faute je me punirai... D'abord, je ne te reverrai jamais.

PHILIPPE. — Quoi ?...

FRANCINE. — J'irai vivre à la campagne, chez ta mère.

PHILIPPE. — Pourquoi chez ma mère ?

FRANCINE. — Je t'ai dit que je voulais expier. Je ne sortirai plus, je passerai le reste de ma vie au cimetière...

PHILIPPE. — Mais sacrebleu !... Jean-Louis n'est pas encore enterré...

FRANCINE. — Si tu le voyais dormir !...

PHILIPPE. — S'il dort, c'est qu'il est calme, qu'il ne souffre de rien.

FRANCINE. — Ou alors... qu'il ne souffre plus.

PHILIPPE. — Francine, en voilà assez. Tout cela est absolument ridicule. Même si Jean-Louis s'est tenté de se suicider, tu n'y es pour rien. Puisque tu ne l'aimais pas, il n'avait pas à t'aimer. Tu ne seras pas la première femme pour qui...

FRANCINE. — Mais, Philippe, regarde-moi : je n'ai rien d'une femme fatale, je n'ai pas les cheveux roux, les yeux verts, les cils de 10 centimètres, je ne me vois pas du tout disant plus tard dans un salon : « Vous savez, ce pauvre garçon qui s'est tué pour moi... » Jusqu'à présent, de nous deux, le séducteur c'était toi. Moi, on me faisait la cour seulement pour te plaire, pour te flatter, et voilà qu'aujourd'hui... Non, non, je ne tiendrai pas le coup ! La nuit, j'aurai des cauchemars, des angoisses, je verrai se dresser devant moi son malheureux fantôme.

PHILIPPE. — Dès l'instant que je serai près de toi, tu n'auras pas à avoir peur.

FRANCINE. — Jean-Louis n'aimera peut-être pas que tu sois couché près de moi.

PHILIPPE. — Alors, si tu crois aux esprits !

FRANCINE. — Il en avait tant...

PHILIPPE. — Mais nom de nom ! Jean-Louis est encore là... Il est toujours vivant... Ce que je ne m'explique pas, c'est qu'il n'y ait pas un médecin

pour le sortir d'affaire. Pourquoi est-il seul, abandonné ?

FRANCINE. — Sois tranquille, il ne le sera plus. Je vais aller à la maison prendre quelques objets : je passerai la nuit à son chevet.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que tu dis ?

FRANCINE. — Je n'ai plus le droit de le quitter.

PHILIPPE. — Je te défends de passer la nuit avec Jean-Louis.

FRANCINE. — Tu es jaloux d'un moribond ? Philippe, tu ne m'empêcheras pas d'accomplir mon devoir.

PHILIPPE. — Tu n'a de devoirs qu'envers moi.

FRANCINE. — Tu n'as pas respecté les tiens. J'agirai comme il me plaira.

PHILIPPE. — Non.

FRANCINE. — Si.

PHILIPPE. — Je ne te laisserai pas commettre une nouvelle folie.

FRANCINE. — La voiture est en bas ?

PHILIPPE. — Oui.

FRANCINE. — Je vais la prendre.

PHILIPPE. — Je la prendrai avec toi... et même si je dois t'enfermer...

FRANCINE. — Tu ne m'enfermeras pas, et si Jean-Louis meurt... je te jure qu'il aura l'ultime bonheur de mourir dans mes bras.

PHILIPPE. — Mais s'il ne meurt pas, je te jure qu'il entendra parler de moi. *(En sortant :)* Ah ! le salaud !... le salaud !... me faire ça, à moi !

Ils sortent.

La scène reste vide un instant, puis Jean-Louis, en manches de chemise, sort de la chambre. Il tient en équilibre sur la tête une vessie de caoutchouc. Il paraît abruti et un peu inconscient.

JEAN-LOUIS. — Oh ! ma tête !... Qu'est-ce qu'il y a dedans qui me fait si mal ; pour que Solange m'ait collé ce frigidaire, il fallait que j'en tienne une sérieuse ! Pourquoi mon veston traîne-t-il sur le fauteuil ?... *(Il le prend, l'enfile, puis il va à la glace et fait la grimace.)* Mon petit vieux, je te conseille de surveiller ton foie. Hier tu as voulu noyer des chagrins d'amour dans une bouteille de chartreuse, et ce matin tu es aussi frais qu'un hareng saur. *(Le téléphone sonne. Il décroche.)* « Allô... qui... moi-même ! Bonjour Chartier... Un accident ? Quel accident ? Mais pas du tout, il doit s'agir d'un homonyme, c'est très drôle... je dirai mieux : elle est bien bonne !... la maquette ? j'ai promis de vous l'apporter à midi, il n'est pas encore midi, je suppose... Il est 6 heures du soir ?... Qu'est-ce que vous racontez ? *(Il regarde l'heure à son bracelet montre.)* Vous avez raison, il est 6 heures, j'ai dormi comme un abruti... c'est la première fois que ça m'arrive. Oui, je prends un taxi... » *(Il raccroche.)* Oh ! ma tête... ma tête ! *(Ulysse entre, il tient un plateau sur lequel est posée une tasse de café. Jean-Louis ahuri :)* Qu'est-ce que vous faites ici, vous ?

ULYSSE. — Je vais essayer de lui faire boire un peu de café très fort. S'il ne se réveille pas après ça il ne se réveillera jamais. *(Il va jusqu'à la porte de la chambre et se retourne :)* Mais, dites-moi, vous n'êtes pas le même monsieur que tout à l'heure ?

JEAN-LOUIS. — Quel monsieur ?...

ULYSSE. — Celui qui était avec la dame ?

JEAN-LOUIS. — Voulez-vous me dire immédiatement d'où vous sortez ?...

ULYSSE. — De la cuisine. Ils ont insisté pour que je m'en aille d'ici. Et, bien entendu, ils sont partis... Ils l'ont laissé seul... S'il avait appelé, personne ne l'aurait entendu.

JEAN-LOUIS. — De qui parlez-vous ?

ULYSSE. — De lui. Croyez-vous qu'aujourd'hui je sois en état de m'occuper de quelqu'un d'autre ?

JEAN-LOUIS. — Monsieur, une fois pour toutes, qui êtes-vous ?

ULYSSE. — Ulysse Bouscarle. Vous avez lu mon nom imprimé dans les journaux. Si... si... ne protestez pas, vous l'avez lu. Pour la première fois que les journaux parlent de moi, c'est dans une bien triste circonstance.

JEAN-LOUIS. — Etes-vous un fou ou un plaisantin ?

ULYSSE. — Monsieur, vous n'avez aucune raison pour m'insulter.

JEAN-LOUIS. — Dites-moi tout de suite qui vous êtes et ce que vous faites ici.

ULYSSE, *patient.* — Je viens de vous le dire. Je suis Ulysse Bouscarle, et je vais lui faire boire un peu de café pour le réveiller.

JEAN-LOUIS. — Je vous défends d'entrer dans cette chambre !

ULYSSE. — Vous n'avez pas le droit de m'empêcher de le soigner. C'est moi qui l'ai mis dans l'état où il est. Je dois m'occuper de lui.

Il va entrer dans la chambre.

JEAN-LOUIS. — Restez ici !... *(Il le retient par le bras. Le plateau et la tasse tombent par terre.)* Oh ! ma tête !

ULYSSE. — Voilà... vous avez renversé le café... Il faut que j'aille lui en préparer une autre tasse. C'est malin !... oh ! c'est malin !...

Il retourne à la cuisine.

JEAN-LOUIS. — Que fait cet individu chez moi ?... Pour quelle raison ai-je si mal à la tête ?

Il se remet la vessie sur le crâne.

Solange entre en ouvrant la porte avec sa clef.

SOLANGE. — Chéri... tu t'es levé ? C'est de la folie !

JEAN-LOUIS. — De la folie ?... Il est 6 heures du soir !

SOLANGE. — Va immédiatement te recoucher.

JEAN-LOUIS. — Tu trouves que je n'ai pas assez dormi ? Il y a dix-huit heures que je suis dans mon lit.

SOLANGE. — Ce n'est pas suffisant. Le docteur a dit que tu devais observer un repos absolu.

JEAN-LOUIS. — Quel docteur ?

SOLANGE. — Celui qui t'a radiographié. Il a l'air de connaître très bien son affaire, tu dois l'écouter.

JEAN-LOUIS. — Solange, je te somme de t'expliquer .

SOLANGE. — Oui, mon chou.

Elle enlève son manteau et apparaît dévêtue.

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que tu fais toute nue ?

SOLANGE. — Figure-toi qu'Ulysse a jeté ma robe par la fenêtre, et je ne l'ai pas retrouvée.

JEAN-LOUIS. — Quoi ?...

SOLANGE. — Le temps que je descende on me l'avait chipée. Crois-tu que les gens sont culottés, hein ?

JEAN-LOUIS. — Quelle robe ? Quel Ulysse ?

SOLANGE. — Je vais tout te raconter, mais d'abord : va te recoucher.

JEAN-LOUIS, *hurlant.* — Je n'irai pas me recoucher, et j'exige que tu me dises immédiatement le nom de l'individu qui se promène dans l'appartement avec une tasse de café sur un plateau.

SOLANGE. — Justement, c'est Ulysse Bouscarle, le conducteur du camion.

JEAN-LOUIS. — Le conducteur du camion ?

SOLANGE. — Jean-Louis, tu ne préférerais pas que nous poursuivions cette conversation dans la chambre ?

JEAN-LOUIS, *hurlant toujours.* — De quel camion s'agit-il ?

SOLANGE. — De celui qui t'a écrasé.

JEAN-LOUIS, *baissant le ton, ahuri.* — J'ai été écrasé par un camion ?

SOLANGE. — Oui, chéri. Tu ne t'en souviens pas ?... Ce matin, alors que tu allais porter ta maquette à Chartier, en traversant la rue de la Providence un camion t'a renversé.

JEAN-LOUIS, *affolé.* — Et j'ai été blessé ?

SOLANGE. — Ta tête a heurté le capot... Par bonheur Ulysse n'allait pas vite.

JEAN-LOUIS. — Attends... je commence à m'en souvenir... ça y est... j'y suis, oui, j'ai voulu éviter le cycliste qui venait à droite... j'ai couru à gauche, et... et... j'ai oublié le reste. *(Se tâtant :)* Je n'ai rien de cassé ?

SOLANGE. — Tu n'en as pas l'air.

JEAN-LOUIS. — Il n'y a que ma tête qui me fasse horriblement souffrir. Au fond, j'ai eu de la chance... de m'en tirer à si bon compte.

SOLANGE. — Ne te réjouis pas trop. Il paraît qu'il peut y avoir des suites, que ces blessures à la tête c'est tout l'un ou tout l'autre !

JEAN-LOUIS. — C'est bien ce que je disais. C'est tout l'autre. *(Brusquement :)* Et ma maquette ? Qu'est devenue ma maquette ?

SOLANGE. — Tu la tenais à la main, on l'a rendue. La voilà !

JEAN-LOUIS. — Je dois la porter immédiatement à Chartier.

SOLANGE. — Tu ne sortiras pas dans l'état où tu es. Donne-moi ta maquette. Je vais la porter moi-même à Chartier.

JEAN-LOUIS. — Entendu.

SOLANGE. — Assieds-toi dans ce fauteuil et repose-toi. Ne pense à rien. Tu as peut-être quelque chose qui cloche dans la cervelle. Si tu réfléchis trop, tu peux tout démolir.

JEAN-LOUIS. — Je te remercie pour ton rassurant avertissement. Dépêche-toi.

SOLANGE. — En revenant, je m'arrêterai chez Germaine pour qu'elle me prête une robe. J'ai laissé toutes mes affaires à Aubervilliers, chez ma grand-mère, mais je t'en supplie... sois raisonnable, va te coucher.

JEAN-LOUIS. — Oui, oui, sauve-toi.

Solange sort.

JEAN-LOUIS, *seul.* — Quelque chose qui cloche dans la cervelle... Elle est amusante.

Ulysse entre, portant comme précédemment une tasse à café sur un plateau.

ULYSSE. — Et celle-là, je vous jure que vous ne me l'arracherez pas des mains.

JEAN-LOUIS. — Je vous avais oublié, vous.

ULYSSE. — Tant mieux. Continuez à m'oublier. Je préfère.

Il ouvre la porte de la chambre, voit le lit vide et, de saisissement, laisse tomber le plateau.

JEAN-LOUIS. — Cette fois je vous fais remarquer que je n'y suis pour rien.

ULYSSE, *affolé.* — Mais où est-il passé ?

JEAN-LOUIS. — Regardez s'il ne s'est pas sauvé par la fenêtre.

ULYSSE. — Monsieur, je n'ai pas envie de rir Qui que vous soyez, vous avez dû voir un homm sortir de cette chambre, je vous avertis que c'e un gros malade, on n'a pas le droit de le laiss courir dans les rues, au hasard.

JEAN-LOUIS. — Ainsi, c'est vous qui m'av renversé ?

ULYSSE. — S'il vous plaît ?

JEAN-LOUIS. — Vous avez dû avoir une rud émotion. Et la camionnette ? Elle n'a pas eu tr de dégâts ? Il est vrai que je n'ai pas la tête tr dure.

ULYSSE. — Monsieur, j'ai peur de comprendre.

JEAN-LOUIS, *mettant la vessie sur la tête.* - Un peu de courage. Reconnaissez votre victim

ULYSSE. — C'était vous ?

JEAN-LOUIS. — C'est moi.

ULYSSE. — Oh ! Pardon ! Mais alors, vous n devez pas rester debout. Allez vous recoucher to de suite.

JEAN-LOUIS. — Merci, j'ai assez dormi.

ULYSSE. — Vous ne savez pas ce que vous ri quez...

JEAN-LOUIS. — Je le sais : si ce qui cloche dan ma cervelle se démolit, je cours le risque de deven fou...

ULYSSE. — Et... entre nous... vous vous sente tout à fait normal ?

JEAN-LOUIS. — Non, tout à fait abruti. Je va me passer un peu d'eau sur la figure, et vous. vous allez me préparer une bonne tasse de ca très fort.

ULYSSE. — Ce sera la troisième. Je suis quan même bien content, monsieur, de vous voir e bonne santé. Ça me lève un poids.

JEAN-LOUIS. — Moi aussi. Mais je sais que j'avais été sérieusement amoché, il n'y avait pa de votre faute. C'est moi qui vous dois des excuse

Il entre dans la chambre.

ULYSSE, *ramassant le plateau.* — Des excuses ?.. Ces Parisiens sont extraordinaires ! Je manque d tuer un homme et il me fait des excuses. *(O sonne.)* Voilà, je viens...

Francine entre, elle tient à la main une petit valise.

FRANCINE. — Solange n'est pas rentrée ?

ULYSSE. — La petite demoiselle ? Non, je n crois pas... c'est-à-dire, j'étais dans la cuisine, j'a pu ne pas l'entendre.

FRANCINE. — Même si je dois avoir une pénibl explication avec elle, c'est moi qui passerai la nui auprès de Jean-Louis.

ULYSSE, *impartial.* — Pour ça, entendez-vou toutes les deux.

FRANCINE. — Savez-vous si le docteur doit reve nir ?

ULYSSE. — Non. Mais maintenant j'ai l'impres sion qu'il est inutile qu'il revienne.

FRANCINE. — Ne dites pas de sottises. Allez à l cuisine et faites bouillir cette seringue.

ULYSSE. — Pourquoi faire ?

FRANCINE. — Une piqûre. J'ai suivi des cour d'infirmière, je sais comment on peut le soigner.

Elle voit sur le fauteuil la blouse de Solang et l'enfile.

ULYSSE. — Vous croyez qu'il a encore besoi qu'on le soigne ?

FRANCINE. — Personnellement, aucune puis sance au monde ne me fera abandonner la parti

ULYSSE. — Bon... bon... comme vous voudrez !... si c'est votre idée...

Il sort. Restée seule, Francine sort de sa valise une boîte d'ampoules et en prend une. Jean-Louis sort de la chambre, repeigné et rafraîchi.

JEAN-LOUIS. — Francine...

FRANCINE, *se retournant.* — Jean-Louis...

Elle s'évanouit.

JEAN-LOUIS, *se précipitant.* — Francine ! Francine !... qu'est-ce qui vous prend ? *(Appelant vers la cuisine :)* Ulysse ! Ulysse !...

ULYSSE. — Voilà, monsieur. *(Entrant :)* Si c'est pour la seringue, elle a pas encore bouilli.

JEAN-LOUIS. — Apportez-moi la bouteille d'alcool, vite !

ULYSSE. — Il y a encore quelqu'un de malade ?

JEAN-LOUIS. — Dépêchez-vous... Francine, mon petit... revenez à vous, Francine...

FRANCINE, *ouvrant les yeux.* — Jean-Louis, c'est bien vous ?... Vous êtes debout ?

JEAN-LOUIS. — En voilà une histoire... Qu'est-ce qui ne va pas ?

ULYSSE, *revenant avec la bouteille de chartreuse.* — Voici la bouteille d'alcool... entamée, monsieur.

JEAN-LOUIS. — Merci. *(Regardant la bouteille :)* Mais non, c'est la chartreuse. L'alcool à 90 degrés.

ULYSSE. — Je vais le chercher.

JEAN-LOUIS. — Inutile, Madame n'en a plus besoin.

FRANCINE. — Oh ! Jean-Louis, c'est merveilleux, c'est comme un miracle.

JEAN-LOUIS. — C'est vrai, en vous revoyant je crois aux miracles.

FRANCINE. — Je n'ai jamais été aussi heureuse...

JEAN-LOUIS, *à Ulysse.* — Mon ami, je vous avais demandé...

ULYSSE. — ... une tasse de café très fort...

JEAN-LOUIS. — Puis-je, sans abuser, vous prier d'en préparer deux ?

ULYSSE. — Volontiers. *(Il va vers la cuisine et se retourne :)* Et la seringue, je la fais bouillir avant ou après le café ?

FRANCINE. — Ce n'est plus la peine de faire bouillir la seringue, Ulysse.

ULYSSE. — Qu'est-ce que je vous disais ? Vous voyez bien que j'avais raison.

Il sort.

JEAN-LOUIS. — Eh bien, Francine ?

FRANCINE, *le regardant avec admiration.* — Et vous parlez ! Et vous marchez !

JEAN-LOUIS. — Mais... je fais ça depuis des années...

FRANCINE. — C'est prodigieux ! Donc, vous êtes sauvé.

JEAN-LOUIS. — Ah ! vous pensiez à mon accident ? Ça n'a rien été, merci.

FRANCINE. — Votre tête ?

JEAN-LOUIS. — Elle a une bosse.

FRANCINE. — Vous permettez que je la touche ?

JEAN-LOUIS. — Bien sûr, ça porte bonheur.

FRANCINE, *lui tâtant le front.* — Ce n'est pas une grosse bosse.

JEAN-LOUIS, *modeste.* — J'ai fait ce que j'ai pu.

FRANCINE. — Vous avez eu très mal ?

JEAN-LOUIS. — Très mal ? Plus que vous ne pouvez penser.

FRANCINE. — C'est horrible.

JEAN-LOUIS. — Parlons de vous. Pourquoi êtes-vous ici et si agitée ? Le beau Philippe aurait-il commis une nouvelle infidélité ?

FRANCINE. — Je suis venue parce que j'ai appris que vous étiez en danger.

JEAN-LOUIS. — C'est très gentil à vous. Philippe est au courant ?

FRANCINE. — Oui.

JEAN-LOUIS. — C'est très gentil à lui. Vous êtes vraiment trop aimable tous les deux, il est vrai que ce n'est que dans le malheur qu'on reconnaît les vrais amis.

FRANCINE. — Jean-Louis...

JEAN-LOUIS. — Eh bien, vous voyez : j'ai failli perdre la tête, mais je m'en suis sorti.

FRANCINE. — Vous auriez pu mourir !

JEAN-LOUIS. — N'exagérez pas. Il paraît qu'Ulysse conduisait très lentement.

FRANCINE. — Je n'aurai jamais assez de reconnaissance envers Ulysse. Vous n'avez pas d'autres blessures ?

JEAN-LOUIS. — Un bleu sur la cuisse... j'ai dû me cogner en tombant.

FRANCINE. — Je peux voir ?

JEAN-LOUIS. — Mon bleu... mon Dieu... Francine, ce n'est pas que je sois pudique, mais tout de même... je crois que ça me gênerait un peu.

FRANCINE. — Oh !... entre nous...

JEAN-LOUIS. — Justement.

FRANCINE. — Vous êtes bête ! *(Un petit silence gêné.)* Moi qui comptais passer la nuit avec vous.

JEAN-LOUIS. — Quoi ?...

FRANCINE. — Pour vous veiller, vous soigner.

JEAN-LOUIS. — Ah !... Je me disais aussi...

FRANCINE. — Et voilà que vous n'avez plus besoin de moi... Je vais m'en aller.

JEAN-LOUIS. — Je n'ose vous retenir.

FRANCINE, *s'asseyant.* — Oh ! je ne suis pas pressée. Vraiment, vous vous sentez tout à fait bien ?

JEAN-LOUIS. — Très bien.

FRANCINE. — Vous n'avez pas froid ?

JEAN-LOUIS. — Au contraire.

FRANCINE. — Cette grande pièce est insuffisamment chauffée. J'ai envie de vous prêter mon radiateur électrique.

JEAN-LOUIS. — Je vous affirme que...

FRANCINE. — Je vous l'apporterai tout à l'heure. Je tiens à ce qu'il soit installé pour la nuit. Si je pensais que vous avez froid, j'aurais froid aussi.

JEAN-LOUIS. — Hein ?

FRANCINE. — Et quand vous serez sur le point de vous mettre au lit, je vous préparerai une bouillotte très chaude, après un bon grog, naturellement.

JEAN-LOUIS. — Mais, Francine...

FRANCINE. — Je vous en prie, laissez-moi vous soigner. Il me semble qu'à présent j'en ai le droit. *(Le regardant tendrement :)* Vilain Jean-Louis !... cher grand fou !... Je devrais vous gronder...

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que j'ai fait ?

FRANCINE. — Vous avez douté de la Providence.

JEAN-LOUIS. — Il y a de quoi... Avec ce qui m'est arrivé dans la rue du même nom...

FRANCINE. — Vous avez oublié deux petits mots merveilleux, les plus jolis de notre dictionnaire : espoir... patience...

JEAN-LOUIS. — D'où tenez-vous ça ?

FRANCINE. — C'est mon petit doigt qui me l'a dit.

JEAN-LOUIS. — Votre petit doigt vous parle de moi ?

FRANCINE. — Mieux que vous, car j'ai un

reproche à vous adresser : d'avoir été trop discret, vous vous cachiez sous des silences. J'ignore de vous l'essentiel.

JEAN-LOUIS. — Avouez que vous me posiez peu de questions.

FRANCINE. — C'est vrai, et je le regrette profondément. Aujourd'hui, je veux tout savoir... Nous allons faire un grand retour en arrière, et je vous défends de me cacher quoi que ce soit. Quel âge avez-vous, Jean-Louis ?

JEAN-LOUIS. — Vingt-six ans.

FRANCINE. — Que vous êtes jeune !... Vous voyez, il y a cinq ans que je vous connais et je ne savais pas que vous aviez vingt-six ans.

JEAN-LOUIS. — Il faut dire que je ne les ai pas toujours eus.

FRANCINE. — Votre famille habite Melun, n'est-ce pas ?

JEAN-LOUIS. — Non, Châteauroux. Mon père est notaire à Châteauroux.

FRANCINE. — C'est drôle... je croyais qu'il était avocat à Melun.

JEAN-LOUIS. — Il a sa charge à Châteauroux, sans ça rien ne l'empêcherait d'être avocat et de plaider à Melun.

FRANCINE. — Vous avez fait vos études à Paris ?

JEAN-LOUIS. — Non, à Châteauroux.

FRANCINE. — Naturellement. Quelle tristesse !... mourir à vingt-six ans et plonger dans le deuil toute une famille.

JEAN-LOUIS. — Mais Francine, je ne suis pas mort.

FRANCINE. — Touchons du bois.

JEAN-LOUIS. — Non, touchez ma bosse.

Francine touche le front de Jean-Louis et, cette fois, prolonge un peu la caresse.

FRANCINE. — Vous avez les cheveux plus clairs à la racine qu'à la pointe.

JEAN-LOUIS. — C'est possible.

FRANCINE. — Vous devez être très sentimental.

JEAN-LOUIS. — A cause de la racine de mes cheveux ?

FRANCINE. — Non, c'est une réflexion que je me fais. Il n'y a plus beaucoup de gens sentimentaux, on a du mal à les reconnaître. De là des erreurs qui peuvent provoquer des drames. Vous avez choisi votre métier par vocation ?

JEAN-LOUIS. — Pardon ?...

FRANCINE. — Je vous demande si vous avez choisi votre métier par vocation ?

JEAN-LOUIS. — Non, par timidité. Quand j'étais gosse, les grandes personnes m'impressionnaient, alors, pour les rendre moins impressionnantes, je faisais leur caricature.

FRANCINE. — C'est adorable... et quand vous riez, vous plissez les yeux.

JEAN-LOUIS, *un peu perdu.* — Je plisse les yeux ?

FRANCINE. — Oui, vous avez l'air d'un enfant. Je crois que vous parlez chinois.

JEAN-LOUIS. — Ecoutez, Francine, vous devriez mettre un peu d'ordre dans votre interview. Je ne m'y reconnais plus. Oui, je parle chinois, je parle chinois pour embêter mon père. Il voulait que j'apprenne une langue étrangère, j'ai choisi le chinois

FRANCINE. — C'est exquis ! Parlez-moi chinois... Dites-moi quelque chose de gentil dans cette langue.

JEAN-LOUIS. — Que voulez-vous que je vous dise ?

FRANCINE. — Je ne sais pas. Cherchez...

JEAN-LOUIS. — Ka lé tchi ho hahé...

FRANCINE, *émue.* — Oh !... Jean-Louis !

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que vous avez compris

FRANCINE. — Qu'est-ce que vous avez dit ?

JEAN-LOUIS. — Les rizières seront fertiles cett année.

FRANCINE. — Ah ?... Alors je ne comprends pa le chinois. *(Enervée, elle se lève et fait quelque pas.)* Cette jeune femme que vous fréquentie lorsque je vous ai connu, vous étiez très amoureu d'elle ?

JEAN-LOUIS. — De qui parlez-vous ?

FRANCINE. — De Loulouka.

JEAN-LOUIS. — Ah ! l'étudiante russe ? Elle étai très gentille.

FRANCINE. — Je vous demande si vous l'ave aimée ?...

JEAN-LOUIS. — Je crois que oui.

FRANCINE. — C'est elle qui vous a quitté ?...

JEAN-LOUIS. — Un soir de Noël, pour un grosse caisse.

FRANCINE. — Comment ?...

JEAN-LOUIS. — Pour un type qui jouait de l grosse caisse dans une orchestre.

FRANCINE. — Qu'est-ce que vous avez fait ?...

JEAN-LOUIS. — J'ai été dégoûté de la gross caisse pendant un bon bout de temps.

FRANCINE. — C'est tout ?...

JEAN-LOUIS. — C'est déjà pas mal.

FRANCINE. — Vous n'avez pas tenté un gest désespéré ?...

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que vous appelez un geste désespéré ?

FRANCINE. — Le suicide, par exemple.

JEAN-LOUIS. — Vous voulez rire ? Un suicide !.. Parce que Loulouka adorait entendre frapper sur un tambour.

FRANCINE. — Oui, pour que vous vous suicidiez pour une femme il faudrait que vous l'aimiez éper dument... que vous ne puissiez pas vivre sans elle... qu'elle soit pour vous irremplaçable. C'est bien ce que je pensais.

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce que vous pensiez ?...

FRANCINE. — Que le suicide n'est pas chez vous une habitude.

JEAN-LOUIS. — Il y a des gens qui se tuent par habitude ?...

FRANCINE. — Ne plaisantez pas sur ce sujet. Il ne me déplaît pas que vous cachiez votre sensibilité sous des airs de blague, mais vous pensez bien qu'à présent je ne peux plus être votre dupe. J'ai découvert tous vos secrets ce matin en lisant le journal. *(Jean-Louis s'est levé et va vers le bahut.)* Qu'est-ce que vous faites ?

JEAN-LOUIS. — Je vais prendre un cachet. Je ne sais si c'est la conséquence de ma chute, mais je ne saisis pas le sens exact de vos propos.

FRANCINE. — Restez tranquille, je vais m'en occuper. *(Elle va vers le bahut et prépare le cachet.)* Et Solange... vous la trouvez gentille aussi ?...

JEAN-LOUIS. — C'est un chou.

FRANCINE. — A ce point ?

JEAN-LOUIS. — Voyons...

FRANCINE. — Dommage qu'elle ne soit pas plus intelligente.

JEAN-LOUIS. — Oui, dommage pour elle.

FRANCINE. — Qu'est-ce que vous comptez en faire ?...

JEAN-LOUIS. — De Solange ?... Je compte l'emmener au cinéma.

FRANCINE. — Au cinéma ?...

JEAN-LOUIS. — Pauvre gosse, après la journée que je lui ai fait passer, elle y a droit.

FRANCINE. — Un tel manque de tact m'étonne de votre part.

JEAN-LOUIS. — Pardon...

FRANCINE. — Me jeter à la figure, comme une marque de représailles, la soirée que vous allez passer avec Solange...

JEAN-LOUIS. — Mais Francine, c'est vous qui...

FRANCINE. — D'abord, je trouve parfaitement malhonnête vos façons de laisser croire à cette fille que vous l'aimez, alors qu'elle n'existe pas pour vous.

JEAN-LOUIS. — Pourtant hier, vous m'avez conseillé...

FRANCINE. — Croyez-moi, agissez en homme et rendez sa liberté à Solange.

JEAN-LOUIS. — Je n'aime pas être seul.

FRANCINE. — Attention, vous n'étiez qu'indélicat, vous devenez mufle.

JEAN-LOUIS. — Je ne comprends rien à vos reproches.

FRANCINE. — Quels reproches?... Vous ne prétendez pas que je vous fais une scène à cause de Solange ?... De cette petite qui est peut-être jolie, mais qui n'a ni classe ni allure.

JEAN-LOUIS. — Hier vous la trouviez charmante.

FRANCINE. — Alors, si je la trouve charmante, c'est qu'elle n'est même pas jolie, et puis ne souriez pas, ça me donne envie de vous gifler. *(Elle le gifle.)* Oh ! Jean-Louis !...

JEAN-LOUIS. — Ne vous excusez pas, vous auriez pu frapper sur ma bosse.

FRANCINE. — Je ne sais pas ce qui m'a pris, je suis très nerveuse.

JEAN-LOUIS. — Francine, vous devriez rentrer sagement et vous reposer.

FRANCINE. — Oui, je vais rentrer. Quand nous reverrons-nous ?

JEAN-LOUIS. — Comment ?

FRANCINE. — J'ai deux places pour le récital Izoski, demain. Philippe déteste les concerts. Voulez-vous m'y emmener ?...

JEAN-LOUIS. — Vous voulez que nous sortions ensemble... Vous et moi ?...

FRANCINE. — Il me semble que ce ne serait pas la première fois.

JEAN-LOUIS. — Mais Philippe ?...

FRANCINE. — Philippe n'a pas besoin de le savoir.

JEAN-LOUIS. — Vous allez lui mentir ?...

FRANCINE. — Vous n'imaginez pas que, parce que Philippe m'a défendu de vous revoir, je vais lui obéir ? Pour quelle raison seriez-vous lésé en sa faveur ?... Quelle preuve m'a-t-il donnée de son amour pour moi jusqu'ici, lui ?... Nous nous verrons quand il vous plaira, Jean-Louis, chaque fois que vous en aurez envie, mettez-vous une fois pour toutes dans la tête que je suis votre amie ; que j'ai pour vous une profonde tendresse, et puis enfin...

JEAN-LOUIS. — Enfin ?...

FRANCINE. — Vous êtes mon amant !...

JEAN-LOUIS. — Oh !... si peu !

FRANCINE. — Je m'aperçois que vous ne me pardonnerez jamais. D'ailleurs, vous avez raison, je mérite votre colère, votre rancune, et je comprends très bien que vous me méprisiez... que vous me disiez des horreurs en chinois...

JEAN-LOUIS. — Je vous ai dit des horreurs en chinois ?

FRANCINE. — Et vous avez bien fait. Je suis une inconsciente... une mauvaise... il est juste que vous me fassiez souffrir. Je pense même que vous ne me ferez jamais assez souffrir.

JEAN-LOUIS. — Mais je vous jure que je n'ai pas l'intention de vous faire souffrir... pas du tout.

FRANCINE. — Vous voyez bien que je ne compte plus pour vous !... *(On sonne.)* C'est Philippe... je suis sûre que c'est lui. Cachez-moi.

JEAN-LOUIS. — Puisqu'il sait que vous êtes ici.

FRANCINE. — Il ne le sait pas, je vous ai menti. Pour venir vous retrouver je me suis sauvée par la porte de service.

JEAN-LOUIS. — Non ?...

FRANCINE. — Oui !...

JEAN-LOUIS. — Entrez dans ma chambre...

FRANCINE, *elle va vers la chambre et se retourne.* — Jean-Louis, dites-moi un mot... un seul mot, pour me prouver que vous ne m'en voulez plus...

JEAN-LOUIS. — Un mot ?... *(Il réfléchit une seconde, puis :)* Yo Ké Hokéko...

FRANCINE, *très tendrement.* — Moi aussi.

Elle entre dans la chambre.

JEAN-LOUIS, *perplexe.* — Qu'est-ce qu'elle a ?

Jean-Louis va ouvrir la porte. Philippe entre. Il est ahuri en voyant Jean-Louis.

PHILIPPE. — Comment, c'est toi ?

JEAN-LOUIS. — C'est moi.

PHILIPPE. — Debout ?...

JEAN-LOUIS. — Tu vois...

PHILIPPE. — Et tu n'as rien ?

JEAN-LOUIS. — Rien.

PHILIPPE. — Pas même un petit éclatement de cervelet... Pas même une fracture du crâne ?

JEAN-LOUIS. — Pas même...

PHILIPPE. — Ça, c'est le comble. Sais-tu comment je suis venu ? En voiture-ambulance, pour te faire transporter en clinique, et j'ai dérangé le professeur Herval pour qu'il t'examine.

JEAN-LOUIS. — Je ne savais pas que tu avais tant d'affection pour moi.

PHILIPPE. — Deux infirmiers attendent devant la porte pour savoir si tu es en état de...

JEAN-LOUIS. — Tu devrais aller leur dire...

PHILIPPE. — C'est ça ! Ils profiteront de l'ambulance pour me conduire directement dans un asile de fous !

JEAN-LOUIS. — Enfin, Philippe ! Qu'est-ce que tu me reproches encore ?

PHILIPPE. — De ne pas être un galant homme. Tu n'avais pas le droit de te suicider pour ma femme.

JEAN-LOUIS. — Me suicider pour Francine... Tu veux rire ?...

PHILIPPE. — Je n'ai pas envie de rire. Sous prétexte qu'il a des chagrins d'amour plus grands que le monde, Monsieur se jette en plein midi sous un cinq tonnes...

JEAN-LOUIS. — Tu imagines que j'ai roulé sous un camion par plaisir ?

PHILIPPE. — Non, pour te faire valoir aux yeux de Francine..

JEAN-LOUIS. — Elle croit aussi que j'ai essayé de me suicider ?...

PHILIPPE. — Evidemment.

JEAN-LOUIS. — Ah ! voilà... tout s'explique.

PHILIPPE. — Elle s'est sauvée de chez nous

comme une folle, elle va probablement revenir ici, elle est accablée de scrupules, de remords...

JEAN-LOUIS. — Mais qu'est-ce qui vous a fait croire à l'un et à l'autre...

PHILIPPE. — Tu ne penses pas que nous avons cru à une coïncidence, après ce qui s'est passé hier...

JEAN-LOUIS. — Il est certain que...

PHILIPPE. — Après avoir joué la comédie de l'amour, tu t'amuses à jouer le mélo de la mort ?... Je ne bougerai pas d'ici tant que Francine ne sera pas arrivée. Tu serais capable de singer les grands blessés et d'essayer de l'attendrir. J'imagine la scène...

JEAN-LOUIS. — Moi aussi. Je vois très bien ce qu'elle pourrait donner.

PHILIPPE. — Tu ne la verras pas. Tu vas aller t'enfermer dans ta chambre.

JEAN-LOUIS. — Dans ma chambre !

PHILIPPE. — Immédiatement. Je ne veux pas que tu réapparaisses devant Francine. C'est un ordre.

ULYSSE, *entrant.* — Voilà deux tasses de café bien fort. *(Regardant Philippe :)* Est-ce que je dois en préparer une troisième ?

JEAN-LOUIS. — Dites-moi, mon ami, qu'allez-vous faire maintenant que vous voilà rassuré sur mon sort ?...

ULYSSE. — Je ne suis pas rassuré, le docteur a dit qu'il pourrait y avoir des suites. J'attends les suites.

JEAN-LOUIS. — Et vous les attendrez encore longtemps ?

ULYSSE. — Je ne vous quitterai pas avant demain. J'ai déjà repéré ce fauteuil pour y passer la nuit.

On gratte à la porte.

PHILIPPE. — Voilà Francine.

JEAN-LOUIS. — Tu devrais te souvenir qu'il n'y a qu'une personne qui gratte à la porte, c'est Solange.

Ulysse va ouvrir la porte. Solange entre, elle porte une robe du soir de grande cérémonie.

SOLANGE. — Chéri... encore debout ?... Quelle imprudence...

JEAN-LOUIS, *sidéré.* — Tu vas à l'Opéra ?...

SOLANGE. — Ah ! tu fais allusion à ma rob Germaine n'en avait pas d'autre, alors elle m prêté celle-ci pour me dépanner, elle est sûre qu je ne l'abîmerai pas.

PHILIPPE. — J'aurais pu vous offrir mon smo king.

SOLANGE. — Bonsoir Philippe.

PHILIPPE. — Bonsoir Solange.

SOLANGE. — Croyez-vous que ce sacré Jean Louis nous a causé des émotions !... Comment l trouvez-vous ?

PHILIPPE. — Il a une sale tête.

SOLANGE. — Oui, il crâne, mais il est encor bien patraque.

ULYSSE. — Elle a raison, monsieur, moi j trouve que pour un malade vous êtes trop témé raire.

JEAN-LOUIS. — Je vous en prie. Ne vous occupe plus de moi.

PHILIPPE. — Va te reposer, Jean-Louis.

ULYSSE, *sucrant le café.* — Oui, allez faire dodo monsieur.

SOLANGE. — Je vais te préparer une bouillott et un tilleul.

PHILIPPE. — Tu as besoin de solitude, de repos Va t'enfermer dans ta chambre...

JEAN-LOUIS. — Décidément, c'est une idée fixe...

PHILIPPE. — Tu attends Francine ?... je t'excu serai... *(Méchamment :)* et je la rassurerai...

SOLANGE. — Obéis à Philippe, mon chou... Déshabille-toi, éteins... j'irai te retrouver.

JEAN-LOUIS. — Ah non ! pas ce soir. Dès qu je serai endormi, je suis certain que Philippe s fera un devoir de te raccompagner chez Germaine

PHILIPPE. — D'accord ! dès l'arrivée de Fran cine.

JEAN-LOUIS. — Eh bien, puisque vous insiste tous, j'obéis, je vais me coucher. Seulement, j vous le répète... pas de bruit... pas de cris... Qu'on n'entre sous aucun prétexte...

ULYSSE. — Rassurez-vous, monsieur. Je suis l et je monte la garde.

Jean-Louis entre dans la chambre.

PHILIPPE, *après un instant de silence.* — Je m demande ce que peut bien faire ma femme ?

RIDEAU

ACTE III

Au lever du rideau la scène est plongée dans une demi-obscurité. Seule une lampe est restée allumée sur une table. Philippe, Solange, Ulysse sont endormis. La porte de la chambre s'ouvre et Francine apparaît en finissant de se rhabiller. A pas de loup elle traverse la pièce et se dirige vers la porte de sortie. Elle heurte un meuble et le bruit réveille Ulysse.

ULYSSE. — Qu'est-ce que c'est ?...

FRANCINE. — Chut !... taisez-vous. Il dort bien calme, il en a grand besoin...

ULYSSE. — D'où sortez-vous, vous n'étiez pas là hier soir ?

FRANCINE. — Ne vous occupez pas de ça, et rappelez-vous surtout que vous ne m'avez pas vue.

Elle sort. Ulysse plonge la tête dans ses bras pour se rendormir, le téléphone sonne. Il décroche l'appareil.

ULYSSE, *à l'appareil.* — « Allô... qui ?.. M. Chartier ? Vous avez téléphoné hier ?... Il dort monsieur. Oui, il dort bien calme, il en avait grand besoin... »

PHILIPPE, *se réveillant.* — Quelle heure est-il ?..

SOLANGE. — 7 heures.

PHILIPPE. — 7 heures...

Il bondit vers le téléphone.

ULYSSE, *à l'appareil.* — « Essayer l'électro-choc... *Qu'ès-aco* l'électro-choc ? »

PHILIPPE. — Levez-vous de là.

ULYSSE. — Pourquoi ?

PHILIPPE. — Je veux téléphoner.

ULYSSE. — Ah ! bon.

Il passe l'appareil à Philippe.

PHILIPPE, *à l'appareil.* — « Monsieur, nous sommes touchés par votre sollicitude, mais pressés Adieu monsieur. » *(Il raccroche et compose sor*

…méro.) « Allô, Rolande, madame n'est toujours …s rentrée... Elle n'a pas téléphoné ? Merci. » *… raccroche.)* Je ne comprends plus.

SOLANGE. — Je suis brisée de fatigue. Jean-Louis …st pas chic d'avoir fermé sa porte et de m'avoir …pêchée de dormir avec lui.

PHILIPPE. — Francine n'est toujours pas rentrée.

ULYSSE, *ouvrant les rideaux.* — Moi, j'avais bu …p de café et j'ai gardé les yeux ouverts comme … chat-huant. Quand la petite dame m'a réveillé … venais juste de m'endormir.

SOLANGE. — Allons donc... C'est vous qui m'avez …eillée en répondant au téléphone.

ULYSSE. — D'accord, mais...

PHILIPPE, *les interrompant.* — Vous n'entendez …s ce que je dis : ma femme n'est toujours pas à … maison.

ULYSSE. — Et alors ?...

PHILIPPE. — Allons, cette disparition commence … devenir affolante.

SOLANGE. — Ça dépend. Est-ce qu'elle a l'habi…de de découcher ?...

PHILIPPE. — L'habitude ?... Pour qui prenez-…ous Francine ?

SOLANGE. — J'essayais de vous rassurer. Si elle …assait de temps à autre une nuit dehors, vous …'auriez aucune raison pour être inquiet.

PHILIPPE. — Est-il possible d'avoir une tasse de …afé au lait ?... Il me semble que lorsque j'aurai …u mon café au lait j'y verrai plus clair.

ULYSSE. — Je vais le préparer. Je commence à …avoir le faire...

SOLANGE. — Voyons si Jean-Louis est réveillé. …iens, la porte est ouverte... *(Elle entr'ouvre la …orte de la chambre et regarde.)* Le pauvre ange... …l dort comme un nouveau-né et il sourit en dor…nant.

PHILIPPE. — Le sommeil de l'innocence !...

Solange referme la porte.

ULYSSE. — Pourtant, d'après ce que je suppose …t ce que j'ai sous-entendu, il ne s'est pas beaucoup …eposé, mais, comme disait mon pauvre oncle, ce …enre de fatigue n'a jamais fait de mal à per…sonne...

Il sort.

PHILIPPE. — Où Francine a-t-elle pu dormir ?... …Où ?

SOLANGE. — Vous devriez vous renseigner …uprès d'une de ses bonnes amies. Si Francine a …ne petite intrigue, elle vous mettra sur la voie.

PHILIPPE. — Ma femme n'a pas d'intrigue. …Même si j'étais un jour trahi, c'est l'autre qui serait …idicule.

SOLANGE. — Ah !...

PHILIPPE. — L'expérience est faite, d'ailleurs.

SOLANGE. — Mais alors pourquoi vous faites-…ous de la bile ?

PHILIPPE. — Parce que Francine est une impul…sive, une exaltée ; alors je me demande jusqu'où …on excès de scrupules l'aura entraînée. *(Regar…dant vers la chambre.)* Et l'autre qui dort... sans …e soucier du drame qu'il a provoqué... Toujours …a criminelle inconscience !...

SOLANGE. — Jean-Louis a provoqué un drame ?

PHILIPPE. — Écoutez, Solange, il est temps que …ous ayez dans cette aventure votre part d'ennuis. …Hier, Jean-Louis a tenté de se suicider.

SOLANGE. — Quoi ?...

PHILIPPE. — C'est l'absurde vérité.

SOLANGE. — Vous prétendez qu'il s'est fait ren…versé exprès ?...

PHILIPPE. — Pour faire le joli cœur aux yeux d'une femme.

SOLANGE. — Allons donc... J'étais avec les témoins chez le commissaire. Toute la faute provient d'un cycliste qui a traversé dans un mauvais sens. Jean-Louis a voulu l'éviter et il est tombé sous le camion.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que vous racontez ?...

SOLANGE. — La preuve, c'est que le cycliste m'a donné son nom et son adresse pour s'entendre à l'amiable sur tous les frais.

PHILIPPE. — Ce que vous êtes gourde !... Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ?

SOLANGE. — Je ne savais pas que ça vous intéressait...

PHILIPPE. — Donnez-moi l'adresse du cycliste. *(Elle la lui donne. Il lit:)* « Rougefeuille, 23, rue Jean-Jaurès, Boulogne. »

SOLANGE. — Qu'est-ce que vous voulez en faire?

PHILIPPE. — Oh ! ça change tout. Je veux qu'il raconte son histoire devant Francine, qu'elle apprenne combien ses remords sont grotesques.

SOLANGE. — Pourquoi Francine aurait-elle des remords ?... Ce n'est pas elle qui a traversé la rue de la Providence à bicyclette...

PHILIPPE. — Vous n'avez rien compris, et vous ne comprendrez jamais rien...

Jean-Louis sort de la chambre. Il paraît affolé.

JEAN-LOUIS. — Où est Francine ?...

PHILIPPE. — Ah ! tu te réveilles enfin...

JEAN-LOUIS. — Philippe, je te demande où est Francine ?

PHILIPPE. — Je ne sais qu'une chose, c'est qu'elle a passé la nuit hors du domicile conjugal.

JEAN-LOUIS. — Ça je le sais, mais ce matin ?...

PHILIPPE. — Elle n'est toujours pas rentrée.

JEAN-LOUIS, *ahuri.* — Tu ne l'as pas vue ?...

PHILIPPE. — Comment aurais-je pu la voir ? Je n'ai pas bougé d'ici.

JEAN-LOUIS, *à Solange.* — Et toi ?...

SOLANGE. — Voyons, Jean-Louis, j'ai passé la nuit dans ce fauteuil.

JEAN-LOUIS. — Vous n'avez pas quitté cette pièce et vous ne l'avez pas vue, c'est invraisemblable... Vous avez bien dormi ?

PHILIPPE. — Bien dormi ?... Je n'ai pas fermé l'œil...

SOLANGE. — Moi non plus.

JEAN-LOUIS. — Allons,.. essayez de vous souvenir. Vous avez dû vous assoupir en même temps tous les deux au petit jour...

PHILIPPE. — Peut-être un quart d'heure... mais pas davantage.

SOLANGE. — Oui, c'est possible.

JEAN-LOUIS. — C'était largement suffisant.

PHILIPPE. — Ah ! tu trouves... on voit bien que toi, tu as passé une nuit magnifique.

JEAN-LOUIS. — Tu as dit le mot, une nuit magnifique... Mais quel réveil !...

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu as eu au réveil ?...

JEAN-LOUIS. — Un sentiment horrible. J'étais seul. Jamais je ne me suis senti aussi abandonné...

SOLANGE. — Il ne tenait qu'à toi que nous restions tous à ton chevet...

JEAN-LOUIS. — Je ne réalise pas que Francine ait disparu.

PHILIPPE. — C'est pourtant l'évidence même. Où peut-elle se cacher ?... Tu n'as pas une idée ?

JEAN-LOUIS. — Oui. Elle est chez elle.

PHILIPPE. — Allons donc, depuis hier j'ai téléphoné...

SOLANGE. — Au moins vingt fois.

PHILIPPE. — Tu penses s'ils doivent rigoler à l'office. Mais Francine se moque du scandale. Elle sait pourtant combien je tiens à notre respectabilité. Grâce à Dieu, chaque fois que j'ai été infidèle à ma femme, je me suis arrangé pour...

JEAN-LOUIS. — Qu'elle soit seule à le savoir.

PHILIPPE. — Et encore... tu as un rasoir ?...

JEAN-LOUIS. — Pourquoi faire ?

PHILIPPE. — Pas pour me couper la gorge. Je laisse à d'autres les bénéfices d'un simili-suicide. Je veux me raser et prendre un bain. Viens me donner des serviettes éponge et un gant de crin.

JEAN-LOUIS. — Philippe... tu exagères !...

PHILIPPE. — Oh ! je t'en prie... Il me semble que j'ai acquis le droit de partager ta salle de bains.

Ils sortent.

Solange reste seule. Ulysse entre, apportant le café sur un plateau.

ULYSSE. — Au jus là-dedans... Vous êtes seule ?...

SOLANGE. — Oui. Ils sont allés faire ensemble leur toilette, sans me demander si j'avais besoin de faire la mienne. Philippe est un mufle, et Jean-Louis est si distrait que ce matin il a même oublié de me dire bonjour, l'un et l'autre ne pensent qu'à Francine...

ULYSSE. — La dame du monsieur ?...

SOLANGE. — Oui. Philippe est vexé parce qu'il se rend compte qu'elle l'a plaqué, et Jean-Louis a tellement d'amitié pour Philippe qu'il compatit à ses malheurs.

ULYSSE. — Vous permettez que je boive le café en faisant un brin de causette avec vous ?...

SOLANGE. — Bien sûr. Mais faites attention à ma robe. Elle n'est pas à moi.

ULYSSE. — Vous avez raison, je suis tellement maladroit. Pour plus de sûreté, je vais m'asseoir loin de vous. *(Il s'assied à l'autre extrémité de la pièce.)* Ainsi le monsieur n'a toujours pas retrouvé sa dame ?...

SOLANGE. — Non, et si vous voulez mon avis, elle ne reviendra jamais.

ULYSSE. — Pourquoi ?...

SOLANGE, *très sentencieuse.* — Parce que, monsieur Ulysse, il y a deux genres d'hommes : les gigolos et les rigolos. Philippe est un gigolo, il s'habille bien, et quand on sort avec lui on est sûre d'être reluquée. Seulement, une fois rentrée à la maison, il n'y a plus personne. Il pense trop à lui pour s'occuper d'une femme, alors Francine a dû chercher ailleurs un rigolo pour la distraire du gigolo.

ULYSSE, *admiratif.* — Vous, vous m'avez l'air d'une grande observatrice.

SOLANGE. — C'est vrai, pour l'observation je suis assez douée. A condition qu'il s'agisse des autres, mais pour bibi j'ai des œillères. Je suis sûre, monsieur Ulysse, que vous êtes un homme de jugement, je vais vous exposer mon cas : j'ai dix-neuf ans et demi, je ne suis pas plus mal fichue qu'une autre.

ULYSSE. — Vous êtes même mieux fichue.

SOLANGE. — Merci. Pourtant, malgré toutes mes qualités, je n'ai jamais pu garder un ami.

ULYSSE. — C'est drôle...

SOLANGE. — J'en ai eu trois. A mon âge, c'est pas beaucoup. J'ai veillé sur leur linge, le ressemelage de leurs chaussures, je leur ai mijoté de bons petits plats et je leur ai jamais demandé de cadeaux. Eh bien, tous les trois m'ont lai tomber.

ULYSSE. — C'est pas gentil.

SOLANGE. — Je n'ai jamais pu deviner à quo tenait.

ULYSSE. — Ce serait pourtant intéressan savoir.

SOLANGE. — Et notez qu'au lit je n'ai rien à reprocher.

ULYSSE. — Alors ?...

SOLANGE. — Alors, c'est comme ça. Oh ! m tenant je suis bien casée. Je crois que j'en ai pour un bout de temps.

ULYSSE. — Celui-là, il vous aime bien ?...

SOLANGE. — Il peut plus se passer de moi. Re nons à Francine. De quoi avait-elle l'air quand est partie ?...

ULYSSE. — La dame du monsieur ?... je connais pas.

SOLANGE. — Mais si, c'est elle qui est ve hier prendre des nouvelles de Jean-Louis.

ULYSSE. — Ah ! vous parlez de la jolie pe dame ?... J'ai pas eu le temps de voir de quoi avait l'air. Ce matin, quand elle est passée dev moi, j'avais pas encore les yeux bien ouverts.

SOLANGE. — Ce matin ?...

ULYSSE. — Même que je lui ai demandé d elle venait en se rhabillant. Après j'ai comp qu'elle sortait de la chambre du pauvre monsie *(Eclairé :)* Mais alors... Son mari la cherch bien loin et elle était tout près. Heureusement vous m'avertissez. J'aurais pu faire un dé pastis !...

SOLANGE. — Vous n'en ratez aucun.

ULYSSE. — Pardon, j'ai un mérite, je cause beaucoup. Je me surveille. C'est rare que mê involontairement je laisse échapper une par malheureuse.

SOLANGE. — Monsieur Ulysse, allez dans la c sine.

ULYSSE. — Vous voulez encore du café ?...

SOLANGE. — Sortez, il va y avoir du barouf.

ULYSSE. — A cause de quoi ?

SOLANGE. — Jamais trois sans quatre, Jean-Lo est en train de me plaquer.

ULYSSE. — Qui vous a dit ça ?...

SOLANGE. — Vous.

ULYSSE. — Moi ?... Pas possible ! *(Résigné* Je me suis encore levé du mauvais pied, c' d'autant plus injuste que je me suis pas couché

SOLANGE. — Je veux lui parler seule à se Allez-vous-en.

ULYSSE. — Si vous y tenez... *(En sortant* Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu Qu'est-ce que j'ai fait ?

Ulysse sort, Solange va à la porte et appell

SOLANGE. — Jean-Louis... Jean-Louis...

Jean-Louis et Philippe apparaissent en mê temps.

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce qu'il y a ?...

PHILIPPE. — Des nouvelles de Francine ?...

JEAN-LOUIS. — Elle a téléphoné ?...

PHILIPPE. — Allons Solange... Parlez.

Solange les regarde l'un et l'autre et n'ose p rien dire.

SOLANGE. — Je voulais simplement vous préve que... que je m'en vais.

JEAN-LOUIS. — Eh bien, va-t'en mon petit Pas besoin de nous déranger pour ça.

PHILIPPE. — Vous savez combien nous somm

xieux au sujet de Francine et vous poussez des s d'orfraie comme si vous aviez un événement nsationnel à nous apprendre.

Solange. — Ecoute, Jean-Louis, je reviendrai and tu seras seul. Nous aurons une grande ou e petite explication et je te dirai alors ce que peux pas te dire tout de suite, par délicatesse, r tu sais combien je suis délicate!... Mais Jean-buis, regarde-moi bien en face : je sais tout.

Elle sort en claquant la porte.

Philippe. — Qu'est-ce qu'elle a ?...

Jean-Louis. — Je n'ai pas envie d'approfondir. u devrais rappeler chez toi.

Philippe. — Ah ! non... je n'ose plus.

Jean-Louis. — Veux-tu que je téléphone ?... omme si je n'étais au courant de rien ?

Philippe. — Fais ce qu'il te plaira.

Jean-Louis, *à l'appareil.* — « Allô Rolande ?... ci Jean-Louis Letellier. Madame n'est pas là ?... lle n'est toujours pas là ?... Comment ?... omment ?... Ah !... quoi ?... Non !... Oh !... h !... je partage entièrement votre manière de oir. Au revoir, Rolande, et merci... Non, c'est ntre nous, je n'en parlerai pas à monsieur ».

Philippe. — Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Jean-Louis, *fermé.* — Rien d'important.

Philippe, *plus fort.* — Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Jean-Louis. — Que Francine s'était enfuie hier de la maison avec un visage tragique... Qu'on sentait bien qu'elle partait pour toujours, et Rolande a ajouté qu'elle prévoyait depuis longtemps « que Madame quitterait un jour Monsieur ».

Philippe. — Charmant... en voilà une à qui je vais flanquer ses huit jours. C'est comme le chauffeur, s'il se permet la moindre allusion sur la conduite de Francine, dehors, dehors tout de suite.

Jean-Louis. — Prends garde... tu vas faire le vide chez toi.

Philippe. — A qui la faute ? Je me suis contenu devant Solange, mais j'ai envie de te supprimer. Francine se cache. Francine n'ose plus se montrer parce qu'elle se prend pour une criminelle, et sa victime est là, bien plantée sur ses jambes, avec sa stupide et habituelle santé. Tu n'as pas honte ?

Jean-Louis. — De quoi ?...

Philippe. — Jean-Louis, regarde-moi bien en face : je sais tout. Tu ne t'es pas jeté sous le camion. Tu as failli être écrasé pour éviter un cycliste. Tu es un imposteur, un profiteur, un exploiteur.

Jean-Louis. — Philippe, tu manques de logique. Hier tu m'insultes parce que je me tue pour ta femme, et aujourd'hui tu m'agonises d'injures parce que tu découvres que c'est faux.

Philippe. — Tu t'es paré d'une auréole à laquelle tu n'as pas droit. Avoue... tu escomptais que ton soi-disant exploit la jetterait dans tes bras. *(On sonne. Jean-Louis se précipite vers la porte. Philippe l'arrête.)* Tu permets...

Jean-Louis. — Vas-y...

Philippe va ouvrir la porte. Francine entre.

Philippe. — Enfin!... Te voilà !

Francine. — Me voilà.

Philippe. — D'où viens-tu ?

Francine. — Un instant, Philippe, j'ai monté les étages d'un seul trait, je n'ai plus de souffle... *(Elle avance, Jean-Louis la regarde, bouleversé :)* Bonjour, Jean-Louis.

Jean-Louis. — Bonjour, Francine.

Francine. — Vous allez mieux ?...

Philippe. — Lui ?... Il ne s'est jamais si bien porté. Le suicide lui réussit parfaitement, une pendaison au printemps, une noyade en été, un hara-kiri en automne, une asphyxie au gaz pour le réveillon et il passera toute l'année dans une forme éblouissante.

Jean-Louis. — Asseyez-vous, Francine.

Francine. — Merci, Jean-Louis.

Elle s'assied.

Philippe. — Quelle nouvelle toquade t'a amenée à passer la nuit dehors ? Si tu as couché à l'hôtel, j'espère que tu n'as pas donné mon nom.

Francine. — Sois tranquille, ton nom n'a pas été prononcé.

Philippe. — Tu n'as rencontré personne ?... On ne t'a pas vue ?...

Francine. — Je crois être passée à peu près inaperçue.

Philippe. — Alors, rassure immédiatement ta femme de chambre.

Francine. — En lui disant quoi ?...

Philippe. — Invente ce que tu voudras à condition que ton histoire tienne debout. Ta disparition a produit un effet déplorable, les domestiques commencent à jaser.

Francine. — Sur qui ?...

Philippe. — Sur toi, bien sûr, moi, je n'ai jamais passé la nuit hors de chez moi.

Francine, *à Jean-Louis.* — C'est du café ?... Vous permettez que j'en boive une tasse ?

Jean-Louis. — Je vous en prie, Francine...

Il va pour la servir, Philippe s'interpose.

Philippe. — Laisse ça. *(Il sert lui-même Francine.)* Et toi, réponds, pourquoi n'es-tu pas rentrée à la maison ?

Francine. — Parce que je n'avais pas envie de te voir. Evidemment j'avais tort.

Philippe. — Ah ! tu avoues !...

Francine. — Dès l'instant que tu étais ici. Je ne t'aurais pas vu ailleurs.

Elle boit le café.

Jean-Louis. — Il est tiède. Voulez-vous que je le fasse réchauffer.

Francine. — Non, Jean-Louis, c'est inutile.

Philippe. — Finis ton café et allons-nous-en.

Francine. — Où veux-tu aller ?

Philippe. — Chez nous.

Francine. — Je viens de t'expliquer que je ne désirais pas y retourner.

Philippe. — Pourquoi ?...

Francine. — Pour ne plus te voir.

Philippe. — Mais tu me vois...

Francine. — Malgré moi. En venant ici j'ignorais que je t'y trouverais encore.

Jean-Louis, *à Francine.* — Peut-être aimeriez-vous manger des croissants ?...

Philippe. — Pour quelle raison ne veux-tu plus me voir ?

Francine. — Parce que j'ai des choses très désagréables à t'apprendre.

Philippe. — Quelles choses ?...

Francine. — J'aurais préféré te les écrire.

Philippe. — Quoi ?...

Francine. — On s'exprime mieux par lettre...

Philippe. — Francine, prends garde... Ne me pousse pas à bout. De quoi s'agit-il ?...

Francine. — Soit, puisque tu insistes... mais j'aurais préféré t'écrire. Ma lettre t'aurait servi.

Philippe. — Servi ?...

Francine. — Tu l'aurais confiée à ton avoué et j'aurais été condamnée.

PHILIPPE. — A quoi ?

FRANCINE. — A payer les frais du divorce.

PHILIPPE. — Qui va divorcer ?

FRANCINE. — Moi, et toi aussi, naturellement.

PHILIPPE. — Je n'ai pas l'intention de divorcer parce que tu as couché un soir à l'hôtel.

FRANCINE. — Je n'ai pas couché à l'hôtel.

PHILIPPE. — Hein ?... *(Francine se tait.)* Répète ce que tu viens de dire !

JEAN-LOUIS, *doucement.* — Francine dit qu'elle n'a pas couché à l'hôtel.

PHILIPPE. — Silence, toi, ne te mêle pas de nos affaires. *(A Francine :)* Où as-tu couché ?...

FRANCINE. — Je t'ai trompé.

PHILIPPE. — Encore !...

FRANCINE. — Non, pour la première fois. Mon aventure d'hier ne comptait pas. C'était une vengeance mal préméditée, un échec pour Jean-Louis comme pour moi. *(Gentiment :)* Vous ne m'en voulez pas, Jean-Louis ?...

JEAN-LOUIS. — Voyons, Francine, vous n'avez pas à vous excuser, c'est moi qui devrais au contraire...

PHILIPPE. — Je vous défends de vous faire des politesses à ce sujet. *(A Francine :)* Alors, tu persistes, tu y prends goût... tu t'y abonnes... en quarante-huit heures tu m'auras trompé deux fois, une fois par jour, excellente moyenne, et tu reconnais que cette nuit ce n'était pas pour me punir ?...

FRANCINE. — Non, j'ai agi pour mon agrément.

PHILIPPE. — Tu oses l'avouer ?...

FRANCINE. — Puisque tu ne veux pas que je te l'écrive...

PHILIPPE. — Continue, va jusqu'au bout. Avec qui m'as-tu trompé ?...

JEAN-LOUIS, *se levant.* — Ecoute, Philippe...

PHILIPPE. — Toi, tais-toi.

JEAN-LOUIS. — Mais, pourtant...

PHILIPPE. — Je te répète que cette histoire ne te regarde absolument pas.

FRANCINE. — Philippe a raison, Jean-Louis, soyez assez délicat pour ne pas nous interrompre.

JEAN-LOUIS. — Enfin tout de même...

PHILIPPE. — Plus un mot. *(A Francine :)* Avant tout, le nom de cet individu.

FRANCINE. — Son nom ne t'apprendra rien.

PHILIPPE. — Tu ne prétends pas que c'est un inconnu... Et qu'il t'a prise comme une fille.

FRANCINE. — Il m'a prise... comme il m'a plu.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que tu te permets ?... Tu deviens folle ?... On voit bien que tu ne sais pas de quoi tu parles.

FRANCINE. — Hier je ne le savais pas. Depuis je suis renseignée.

PHILIPPE. — Un inconnu t'a renseignée. Où est-il ce Phénix... cet oiseau rare, ce surhomme ?... Où est-il que je lui casse la g...

JEAN-LOUIS, *se levant encore.* — Francine, laissez-moi seul avec Philippe.

PHILIPPE, *violemment.* — F...-nous la paix, toi.

FRANCINE. — Oui, restez tranquille, Jean-Louis.

PHILIPPE. — Ainsi tu t'es donnée à un inconnu, et il t'a révélé l'amour, le grand... le vrai... le seul... l'unique... Parce que nous, mon pauvre Jean-Louis, nous n'avons pas su le lui apprendre !...

JEAN-LOUIS. — Oui, nous avons été maladroits.

PHILIPPE. — Mais un autre est venu. Un super-champion, un don Juan, un Lovelace, et il a conquis Francine pour la vie. Et j'écoute ça... et j'écoute ça sans crier !...

JEAN-LOUIS. — Vraiment tu ne t'entends pas...

PHILIPPE. — Enfin, jusqu'ici tu étais amoure[use] de moi ?...

FRANCINE. — Non, tu m'aveuglais.

PHILIPPE. — Comment ?...

FRANCINE. — Tu es beau, tu es large d'épau[les] et tu déplaces beaucoup d'air. Pendant cinq ans m'as caché les autres hommes, comme sur routes les grands panneaux publicitaires cach[ent] les plus jolis paysages. Depuis hier tu as dispa[ru] PHILIPPE. — Et j'ai l'impression qu'à prés[ent] tu vas voir du pays...

FRANCINE. — Je ne le verrai pas seule...

PHILIPPE. — Tu vas me quitter pour cet étra[n]ger ?...

FRANCINE. — Je ne peux faire autrement, suis fidèle.

PHILIPPE. — Quoi ?...

FRANCINE. — Si toi, tu peux tromper à la fo[is] ta femme et tes maîtresses, moi, je suis incapab[le] de tromper mon amant, même avec mon mari.

PHILIPPE. — Nous nageons en pleine incoh[é]rence, mais je ne suis pas dupe. L'homme que as choisi, je soupçonne qui il est.

JEAN-LOUIS. — Ah ?...

FRANCINE. — N'égarez pas ses soupçons, Jea[n] Louis...

PHILIPPE. — C'est Maxime.

JEAN-LOUIS, *haussant les épaules.* — Maxime[...]

PHILIPPE. — Maxime Lescoffier. C'est le se[ul] que tu peux me préférer. Il est plus riche q[ue] l'Aga Khan et c'est le futur ministre de l'Info[r]mation. Il y a longtemps que je le voyais tourn[er] autour de toi. Je vais aller lui botter le derrièr[e] Il aura de mes nouvelles, le ministre de l'Info[r]mation !

FRANCINE. — Si tu t'aperçois que tu as fa[it] fausse route, entre à l'Elysée, je pourrais aussi préférer le président de la République.

PHILIPPE. — Ne m'exaspère pas davantag[e] hein ?...

FRANCINE. — Mon pauvre Philippe... si savais comme tu es loin de la vérité. L'homme q[ui] t'a détrôné ne sera jamais premier magistrat [de] la République, et s'il a un portefeuille, il est bi[en] faiblement garni.

PHILIPPE. — Alors... pourquoi me quitterais-[tu] pour lui ?...

FRANCINE. — Pour une simple raison : je l'ai[me] et il n'aime que moi.

PHILIPPE. — Il te l'a dit et tu l'as cru... pauv[re] naïve...

FRANCINE. — Il me l'a prouvé.

PHILIPPE. — En une nuit ?

FRANCINE. — En quelques secondes. Oui, il m[e] donné sans hésiter la plus grande preuve d'amou[r] l'unique.

PHILIPPE. — C'est-à-dire...

FRANCINE. — Tu n'es pas capable d'apprécier.

PHILIPPE. — C'est bien. Il est possible que [je] te rende ta liberté. Je ne resterai pas avec u[ne] femme qui s'offre un nouvel amant chaque jou[r] Mais notre séparation ne peut pas être immédiat[e]

FRANCINE. — Pourquoi ?...

PHILIPPE. — Je refuse d'être le héros d'[un] scandale avant le 15 du mois prochain.

JEAN-LOUIS. — Qu'est-ce qu'il y aura le 15 [du] mois prochain ?...

PHILIPPE. — Presque rien : « ma Légion d'ho[n]neur ».

FRANCINE. — Oh ! n'aie pas peur... on te donnera quand même.

JEAN-LOUIS. — Ça n'a jamais été un obstacle

PHILIPPE. — Et les petits copains se paiero[nt]

la tête... Non, non, tu vas rentrer sagement à la raison. Nous prendrons une décision plus tard.

FRANCINE. — Mais, Philippe, tu ne veux rien comprendre. Je suis amoureuse... véritablement amoureuse, et ton ruban rouge et tes petits galons ne pèsent pas assez lourd pour retarder mon bonheur. J'entends vivre dès aujourd'hui avec l'homme que j'aime.

PHILIPPE. — Quoi ?... Il serait tout de même un peu fort que je sois seul victime de tes inconséquences, et je ne veux pas te perdre. Je t'aime...

FRANCINE. — Ah ! non, trop tard ! Je suis entrée ici à 8 heures et quart exactement, il est 8 heures moins dix. Pour t'apercevoir que tu m'aimais il ne fallait pas attendre trente-cinq minutes.

JEAN-LOUIS. — Trente-neuf, Francine. Votre montre retarde...

PHILIPPE. — J'ai d'abord essayé d'éveiller ton bon sens, de te ramener à la raison ; mais je me rends compte que c'est impossible. *(A Jean-Louis :)* Vas-y, Jean-Louis... parle. Tâche de la convaincre et de trouver des arguments pour lui prouver qu'elle a tort.

JEAN-LOUIS. — Quoi ?...

PHILIPPE. — Tu es mon ami, son ami, notre ami ?... Dis à Francine ce que tu penses de sa conduite.

JEAN-LOUIS. — Tu veux que je parle à cœur ouvert ?...

PHILIPPE. — Je t'en prie.

JEAN-LOUIS. — Francine, je n'espérais pas que vous trouveriez cette nuit le bonheur, je vous vois heureuse, c'est un résultat. Je suis très ému...

PHILIPPE. — Très ému... Mais tu passes toutes les bornes du grotesque... N'oublie pas ce que Francine a été pour toi, et constate que nous sommes trompés tous les deux.

JEAN-LOUIS. — Je me sens l'âme généreuse, et puisque mon successeur par son ardeur... son allant... son brio a su me dépasser. Je m'incline galamment et je lui cède la place...

PHILIPPE. — Bravo. Approuve-la... encourage-la... félicite-la. Je n'en suis pas étonné. Au fond tu dois jubiler. Mais oui, parbleu, tu es enchanté de ce qui m'arrive, tu as toujours envié mon bonheur.

JEAN-LOUIS. — C'est exact.

PHILIPPE. — Tu étais jaloux de moi, bassement jaloux.

JEAN-LOUIS. — Je ne m'en défends pas.

PHILIPPE. — Aujourd'hui tu me vois enfin par terre, ton but est atteint par ricochet, car lorsque tu as essayé de me voler ma femme, c'est moi seul que tu visais.

JEAN-LOUIS. — Ah ! non, Philippe, non... Ne te donne pas tant d'importance...

PHILIPPE. — Il t'est bien égal de ne plus avoir Francine pour toi, l'essentiel c'est qu'elle ne soit plus à moi.

Ulysse est entré, sa valise à la main, il essaie de placer un mot.

ULYSSE. — Pardon, messieurs-dames...

PHILIPPE. — Vous, sortez d'ici. Disparaissez.

ULYSSE. — S'il vous plaît ?

PHILIPPE. — Je répète : allez-vous-en.

FRANCINE. — Philippe... Tu mets les gens à la porte... Tu oublies que tu n'es pas chez toi. Restez, mon cher Ulysse.

ULYSSE, *posant la valise.* — Merci, madame, vous êtes bien aimable.

PHILIPPE. — Tu tiens à ce que nos petites histoires fassent le tour de France.

ULYSSE. — Le tour de France... Je rentre tout droit à Cavaillon.

PHILIPPE. — Justement, je ne veux pas que les maraîchers du Vaucluse se racontent demain, en vendant leurs cantaloups, comment les femmes des grands industriels parisiens passent leurs nuits.

ULYSSE. — Qu'est-ce que vous croyez ?... Que je vais déballer vos histoires dans tout le Midi ?... Vous me connaissez pas. Je suis l'homme le plus discret de la terre. La preuve, j'ai tout su avant vous, et je vous ai rien dit.

PHILIPPE. — Tout su avant moi ?...

ULYSSE. — Parfaitement. Ce matin j'ai vu votre dame sortir de la chambre du pauvre monsieur. Bien sûr, à ce moment-là j'ignorais qu'elle était votre dame, mais après on m'a renseigné, et vous pouvez constater que pas un mot n'est sorti de mes lèvres, même pas la plus petite indication.

PHILIPPE, *à Francine.* — Tu as passé la nuit dans cette chambre ?...

JEAN-LOUIS. — Philippe, crois bien que j'aurais préféré t'apprendre la vérité moi-même, mais en me réveillant, je n'étais sûr de rien. Bien au contraire. Je croyais que Francine s'était sauvée et que je ne la reverrais jamais.

FRANCINE. — Oh ! Jean-Louis !...

JEAN-LOUIS. — Et puis elle est revenue, et vous vous êtes mis à discuter. Chaque fois que je voulais prendre la parole, vous me faisiez taire l'un après l'autre, alors, comme les aveux de Francine me faisaient plaisir, que j'étais heureux de les écouter, je n'ai plus ouvert la bouche. Maintenant, si tu le désires, nous allons nous expliquer seul à seul.

FRANCINE. — Inutile, tout a été dit.

PHILIPPE. — Formidable !... Ainsi le séducteur, le don Juan magnifique, le Lovelace, l'explorateur victorieux, c'était toi ?...

JEAN-LOUIS. — C'était moi.

PHILIPPE. — J'aurais dû le deviner... Quand Francine a parlé de la plus grande preuve d'amour qu'un homme pouvait donner à une femme, pourquoi ne me suis-je pas souvenu qu'hier tu lui avais fait le sacrifice de ta vie.

JEAN-LOUIS. — Fiche-moi la paix, Philippe.

PHILIPPE. — Aussi maintenant elle t'adore. Tu es son petit Werther. Ton acte de désespoir a forcé les portes les plus secrètes de son cœur romantique.

FRANCINE. — Philippe, ne sois pas ridicule !...

PHILIPPE. — Je croyais être deux fois cocu et je m'aperçois que je ne l'ai été qu'une fois.

ULYSSE. — C'est un léger avantage !

PHILIPPE. — Eh bien, mes enfants, je vous laisse. Je vais voir de ce pas M. Rougefeuille ?...

FRANCINE. — M. Rougefeuille ?...

PHILIPPE, *à Jean-Louis.* — Tu le connais ?...

JEAN-LOUIS. — Non.

ULYSSE. — Moi, oui !

PHILIPPE. — C'est vrai, hier tu étais dans le coma, tu ne peux pas te souvenir. C'est un brave cycliste qui a traversé la rue de la Providence à l'instant précis où tu t'y engageais toi-même.

JEAN-LOUIS, *soufflé.* — Hein ?...

PHILIPPE. — C'est un être sensible. Il craint que tu ne te remettes pas de tes contusions. Je vais le rassurer... et lui permettre de constater de visu ton prompt rétablissement. Il habite Boulogne, ce n'est pas loin, je vais te le ramener dans vingt minutes.

JEAN-LOUIS. — Le ramener ?...

PHILIPPE. — Il fournira à Francine tous les

détails sur ton accident, fortuit... banal... providentiel...

FRANCINE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?...

PHILIPPE. — Le cycliste te le dira lui-même. A tout de suite, Jean-Louis..., à bientôt, Francine...

Il sort.

ULYSSE. — J'ai la sensation d'avoir prononcé une phrase de trop ?

FRANCINE. — Vous avez été parfait, Ulysse.

ULYSSE. — Le pauvre monsieur a l'air tout désemparé.

FRANCINE, *à Jean-Louis.* — Tu es tout désemparé?

JEAN-LOUIS. — Non. J'ai quand même vingt minutes devant moi.

FRANCINE. — Ne fais pas attention à la sortie de Philippe, mon amour. Il crânait, c'est naturel ! Ne sachant plus quoi inventer, il est allé chercher ce monsieur Vertefeuille.

JEAN-LOUIS. — Rougefeuille, il s'appelle Rougefeuille.

FRANCINE. — C'est un vilain nom.

JEAN-LOUIS. — C'est un maladroit...

ULYSSE. — Là, je suis de votre avis, car sans vouloir diminuer en quoi que ce soit mes responsabilités, qui sont très lourdes, je dois reconnaître que ce M. Rougefeuille...

JEAN-LOUIS, *l'interrompant.* — Ulysse, il est 9 heures. Si vous voulez rentrer à Cavaillon avant demain, vous devriez songer à nous faire vos adieux.

ULYSSE. — Vous avez raison. Je n'ai que le temps de me mettre en route. Surtout que maintenant j'ai décidé de faire du 10 à l'heure. Mais pour en revenir à M. Rougefeuille...

JEAN-LOUIS, *vivement.* — Francine, dis au revoir à notre ami Ulysse...

FRANCINE. — Bien sûr, chéri. Au revoir, Ulysse. Bon voyage, Ulysse. Merci pour votre sang-froid, pour vos merveilleux réflexes. Ainsi vous avez refusé que l'irréparable s'accomplisse.

ULYSSE. — Pardon ?... *(A Jean-Louis:)* Je vous ai refusé quelque chose ?

JEAN-LOUIS. — Au contraire, en vous mettant sur mon chemin vous avez été ma Providence.

ULYSSE. — Je vais chercher ma *Belle de Mai,* mais avant de redescendre sur le Midi il se peut que je remonte vous faire une petite surprise.

FRANCINE. — Laquelle ?...

ULYSSE. — Je ne peux pas vous le dire... C'est une primeur...

Il sort.

FRANCINE. — Méchant... tu as cru que je ne reviendrais pas ?...

JEAN-LOUIS. — Pardonne-moi si je me méfie du bonheur. J'ai l'impression qu'il ne me réussit pas.

FRANCINE. — Alors que je sortais à peine de tes bras, que j'étais encore grisée... éblouie...

JEAN-LOUIS. — Pourquoi t'es-tu sauvée ?...

FRANCINE. — Pour pouvoir rester. J'ai pris chez moi des choses indispensables : ma guitare, un flacon de parfum, le petit bronze que tu m'avais offert pour ma fête...

JEAN-LOUIS. — La danseuse cambodgienne ?...

FRANCINE. — Je n'aurais pas pu la laisser là-bas... J'ai tout déposé chez ton concierge. Ingrat qui doutait de moi alors que je lui apportais mes richesses.

JEAN-LOUIS. — Mon amour... comme j'aurais été heureux avec toi !...

FRANCINE. — Jean-Louis !...

JEAN-LOUIS. — Je corrige : je suis très heure Même si ce n'est pas éternel, c'est toujours ça pris...

FRANCINE. — Qu'est-ce que tu as ?... Tu bizarre. Tu n'es pas encore souffrant?...

JEAN-LOUIS. — Pas du tout.

FRANCINE. — Tout va bien?...

JEAN-LOUIS. — Tu penses...

FRANCINE. — Tu ne parais pas tout à f content. Je n'aime pas ça.

JEAN-LOUIS. — Moi non plus.

FRANCINE. — Nous sommes ensemble pour vie, rien ne peut plus nous séparer.

JEAN-LOUIS. — Sauf un accident.

FRANCINE. — Nous avons eu le tien, c'est f tout recommence. Penche la tête, mon trésor, veux voir si ta bosse a diminué.

JEAN-LOUIS. — Ne parlons plus de ma bosse

FRANCINE. — Pourquoi ?... Tu crois que je t veux. Oh ! non, mon chéri... je ne t'en veux p

JEAN-LOUIS. — Je sais bien, au contraire.

FRANCINE. — Est-ce que je t'aimerais autant je n'avais pas tremblé pour ton existence.

JEAN-LOUIS. — Je me le demande. Il est possi que je ne doive mon bonheur qu'au malheur m'est arrivé.

FRANCINE. — Comment as-tu osé... la tête première en plein dans ce bolide... je frém encore en y songeant.

JEAN-LOUIS. — Oh ! tu sais... ce n'est pas terrible. On se fait des idées sur le suicide. réalité, c'est à la portée de tout le monde. Tie prends le journal, tu y liras au moins dix ten tives rien que pour la journée d'hier. C'est deve d'un classique..., d'un banal... « Il ne pouvait fa face à une échéance, il se tue... » « Elle avait mauvaises notes au lycée, elle se tue... » « femme avait égaré un trousseau de clefs, il la et il se tue après... ».

FRANCINE, *très excitée.* — Jean-Louis, sois s cère ?... Tu as pensé aussi à me tuer ?

JEAN-LOUIS. — Non, ma petite Francine, n mon amour chéri, tu te fais beaucoup d'illusio sur moi. Ecoute, je vais te poser une pet question et je te demande de bien réfléchir ava d'y répondre : Un homme prouve-t-il vraiment s amour en se suicidant pour celle qu'il aime ?..

FRANCINE. — Il n'existe pas de plus belle preu

JEAN-LOUIS. — Tu te trompes. Il prouve bê ment qu'il accepte de renoncer à elle, qu'il résigne à ne plus jamais la voir, qu'il consent gaîté de cœur à la laisser à un autre.

FRANCINE. — De gaîté de cœur ?...

JEAN-LOUIS. — Parfaitement. Ne montre-t-il à cette femme qu'il ne se soucie plus de s amour ?... Mais si, au contraire, déçu, meurtri a le courage de vivre, s'il s'ingénie à la recc quérir par n'importe quel moyen, même au p d'un mensonge, il donne l'assurance absolue cette femme est pour lui irremplaçable.

FRANCINE. — Je ne partage pas ton avis, j'estime que lorsqu'un homme aime vraiment fait ce que tu as fait hier.

JEAN-LOUIS. — Mais, ma bien-aimée, avec t système tous les amoureux seraient au cimetiè On en rencontre pourtant quelquefois dans squares, au cinéma, la nuit sous les por cochères...

FRANCINE. — Ce ne sont pas de véritab amoureux.

JEAN-LOUIS. — Alors, si je n'avais pas ro sous le camion ?...

FRANCINE. — Je croirais moins en la force de sentiment.

JEAN-LOUIS. — Si c'est là ton point de vue, la stion est réglée. Quelle heure est-il ?...

FRANCINE. — 9 heures et quart.

JEAN-LOUIS. — Déjà ?... Évidemment, je m'en ntais.

FRANCINE. — Tu te doutais de quoi ?

JEAN-LOUIS. — Que ces vingt minutes finiraient as que j'aie eu le temps de me retourner. ilippe va rappliquer dans un instant.

FRANCINE. — Et après ?...

JEAN-LOUIS. — C'est cet après qui me tour- nte. Mets ton chapeau, Francine.

FRANCINE. — Je n'en ai pas.

JEAN-LOUIS. — Mets-le moralement et allons- us-en.

FRANCINE. — Où ?...

JEAN-LOUIS. — N'importe où pourvu que nous yons ailleurs. Nous n'avons pas le droit de ster enfermés par un temps pareil.

FRANCINE. — Mais, mon amour, j'aime bien ster enfermée avec toi.

JEAN-LOUIS. — Tu ne trouverais pas charmant n week-end à la campagne ?...

FRANCINE. — Délicieux, mais pas avant la fin de semaine. Pourquoi veux-tu sortir ?

JEAN-LOUIS. — Pour être sûr de te garder ncore un peu.

FRANCINE. — Tu vas me garder toute la vie, tu erras, ça passera vite.

JEAN-LOUIS. — Oh ! j'en suis sûr. Je vois déjà omment passent vingt minutes !

FRANCINE. — Qu'est-ce que tu as, mon chéri ?...

JEAN-LOUIS. — Je n'ai rien. J'ai envie de m'en ller deux ou trois semaines avec toi, c'est tout.

FRANCINE. — Deux ou trois semaines ?... Voyons, Jean-Louis, même si je voulais t'écouter, e ne pourrais pas voyager sans bagages...

JEAN-LOUIS. — Hier, tu as laissé ici une petite ališe, je l'ai cachée sous le divan.

FRANCINE. — Je l'avais apportée pour te oigner. Elle ne contient que des produits phar- naceutiques.

JEAN-LOUIS. — Eh bien, c'est tout ce qu'il faut u cas où je serais encore malade.

FRANCINE. — Égoïste, tu ne penses qu'à toi.

JEAN-LOUIS. — Je suis bien forcé d'y penser, inon dans quelques secondes personne n'y pensera lus.

FRANCINE. — Jean-Louis, tu n'es pas dans ton tat normal. On jurerait que tu as peur...

JEAN-LOUIS. — Oui.

FRANCINE. — De quoi ?...

JEAN-LOUIS. — De te dire de quoi j'ai peur...

FRANCINE. — Donne ton pouls. *(Elle lui prend e poignet.)* Là... j'en étais sûre... Tu as au moins uarante.

JEAN-LOUIS. — Forcément.

FRANCINE. — Tu n'es pas encore tout à fait établi, et ces discussions t'ont épuisé. Tu vas sage- ent te remettre au lit et dormir...

JEAN-LOUIS. — Dormir... tu crois que je pour- ais dormir ?...

FRANCINE. — Très facilement. Tu m'as rappelé ue j'avais apporté ma valise médicale, il doit y voir du gardénal.

Elle se baisse sous le divan, et prend la valise.

JEAN-LOUIS, *regardant sa montre.* — Si encore l s'agissait de quelqu'un qui a l'habitude d'arriver n retard.

FRANCINE. — De qui parles-tu ?

JEAN-LOUIS. — De Philippe. Pour l'exactitude, il en remontrerait à l'horloge parlante.

FRANCINE. — Tu as vraiment besoin de te reposer !... Tu vas prendre un cachet tout de suite.

JEAN-LOUIS. — Un cachet... pour que j'arrive à dormir il faudrait que j'avale au moins tout le tube.

FRANCINE. — Tu serais mort avant ce soir.

JEAN-LOUIS. — Quoi ?...

FRANCINE. — Je dis que si tu avalais tout le tube de gardénal, tu serais mort avant ce soir.

JEAN-LOUIS. — Ah ?... *(Brusquement :)* Francine, écoute-moi : si nous restons ici, tout va être fichu, je ne peux pas t'en révéler la raison, mais je t'affirme que tout va être fichu. Je ne veux pas te perdre, et toi... tu dois me garder. Je te connais maintenant, je sais que tu m'aimes. Or dans quelques secondes tu vas peut-être encore me quitter, et ce sera dommage parce qu'après tu me regretteras toute ta vie... et moi bien davantage. Alors, f... le camp... sans savoir où nous irons, loin du monde et des cyclistes...

FRANCINE. — Pourquoi parles-tu des cyclistes ?... Tu es de plus en plus fébrile. Mon pauvre trésor, prends ton gardénal, ça va te calmer. Moi, je vais préparer ton lit. Obéis-moi, mon ange...

Elle entre dans la chambre. Jean-Louis reste seul, hésite. Mourir l'embête, mais il ne trouve pas d'autre solution, alors il prend le tube verse le contenu dans un verre, boit et fait une horrible grimace.

JEAN-LOUIS. — Philippe va faire une de ces g...

Puis il s'assied et attend patiemment la mort. Francine revient.

FRANCINE. — Mon chéri, ton lit est prêt.

JEAN-LOUIS. — Reste comme tu es... Ne bouge pas, c'est ravissant. Tu es là, plantée devant la porte avec un visage de propriétaire. Tu es rentrée dans la chambre et maintenant c'est notre chambre.

FRANCINE. — Parfaitement. Je suis ici chez moi. Est-ce que je ne ressemble pas tout à fait à la femme d'un jeune dessinateur d'avenir ?

JEAN-LOUIS. — Oui, je devrais faire un dessin de toi, pour que tu te souviennes du jour où tu avais l'air d'être ma femme. Un croquis rapide, bien sûr.

FRANCINE. — Va dormir.

JEAN-LOUIS. — Pas tout de suite. Laisse-moi profiter de mes derniers instants de lucidité, après, je m'endormirai... je crois que j'en aurai pour un bon bout de temps...

FRANCINE. — Sois tranquille, je ne te réveillerai pas.

JEAN-LOUIS. — Tu es trop bonne...

FRANCINE. — Je sais que tu as besoin d'un grand repos.

JEAN-LOUIS. — Je vais l'avoir.

FRANCINE. — Et quand tu te réveilleras, il te semblera que nous vivons ensemble depuis des années, que nous sommes un vieux ménage.

JEAN-LOUIS. — Et que je termine mes jours avec toi.

FRANCINE. — Je t'adore... tu ne sais pas à quel point je t'adore, je suis folle de joie à la pensée de ne plus te quitter. Et pourtant... quel travail tu vas me donner, mon pauvre Jean-Louis, car tu es un enfant, tu ne connais rien à l'existence.

JEAN-LOUIS. — Je crains qu'il ne soit un peu tard pour m'apprendre à vivre...

FRANCINE. — Mais non... Tu verras ce que je

vais faire de toi. Tu es plein de dons, tu as du talent à revendre et tu ignores la façon de te mettre en valeur. Je t'aiderai à devenir quelqu'un. Ce sera si nouveau pour moi.

JEAN-LOUIS. — Philippe prétend qu'il s'est fait tout seul.

FRANCINE. — C'est pour ça qu'il s'est raté. Toi, j'essaierai de te réussir. D'abord tu ne vois personne, c'est un tort. Dans ton métier, la publicité compte beaucoup.

JEAN-LOUIS. — Hier on a parlé de moi dans les journaux.

FRANCINE. — Demain on en parlera encore.

JEAN-LOUIS. — Evidemment.

FRANCINE. — On citera ton nom partout et avec de grands éloges...

JEAN-LOUIS. — Oh ! je sais... il arrive un moment où l'on ne vous craint plus. Alors on vous couvre de fleurs et de compliments.

FRANCINE. — Comment te sens-tu ?...

JEAN-LOUIS. — De mieux en mieux. C'est curieux, mais je me sens de mieux en mieux. Peut-être parce que j'ai la conscience plus tranquille.

FRANCINE. — Tu as sommeil ?...

JEAN-LOUIS. — Non. Je vais probablement avoir sommeil tout d'un coup, et il se peut que je m'écroule à tes pieds. Surtout ne t'affole pas.

FRANCINE. — Tu as pris ton cachet ?

JEAN-LOUIS. — Oui.

FRANCINE. — S'il ne te fait pas d'effet, tu peux aller jusqu'à deux. Donne-moi le tube pour que je le mette près de ton lit.

JEAN-LOUIS. — Je l'ai laissé sur la table.

FRANCINE, *prenant le tube.* — Mais il est vide...

JEAN-LOUIS. — Oui.

FRANCINE. — Jean-Louis ?

JEAN-LOUIS. — J'ai un peu forcé la dose.

FRANCINE. — Ce n'est pas vrai ?...

JEAN-LOUIS. — Ah ! si... cette fois, c'est vrai.

FRANCINE. — Pourquoi as-tu fait ça ?...

JEAN-LOUIS. — Impossible d'agir autrement.

FRANCINE. — Tu es fou !

JEAN-LOUIS. — Philippe t'aurait reprise.

FRANCINE. — Jamais.

JEAN-LOUIS. — Tout de suite. Il n'aurait eu qu'une phrase à prononcer, maintenant il peut te raconter ce qu'il voudra, je m'en f...

FRANCINE. — Un docteur... il faut appeler un docteur.

JEAN-LOUIS. — Mon amour, puisque j'ai commencé, laisse-moi aller jusqu'à la fin.

FRANCINE. — Je vais demander le docteur Erval... Etoile... *(Elle cherche.)* Ah ! mon Dieu !... c'est horrible, je ne me souviens plus du numéro... tu as l'annuaire ?

JEAN-LOUIS. — Oui, sur l'armoire.

FRANCINE. — Vite... il me le faut.

JEAN-LOUIS. — Je vais chercher l'escabeau à la cuisine.

FRANCINE. — Je te défends de grimper sur une échelle dans l'état où tu es.

JEAN-LOUIS. — Je te répète que je suis très bien.

FRANCINE. — Tu es tout de même en train de mourir ?...

JEAN-LOUIS. — Eh bien, c'est une belle mort, sans agonie, sans souffrances, sans le moindre malaise. Si j'en avais encore le temps et les loisirs, j'aimerais m'occuper de la publicité du gardénal.

FRANCINE, *feuilletant son agenda.* — Ah !... j'ai le numéro du docteur Michaud.

JEAN-LOUIS. — L'amant de Colette Ménard ?...

FRANCINE. — Oui.

JEAN-LOUIS. — Ils sont toujours ensemble ?

FRANCINE. — Toujours. Jean-Louis, ce n'est p l'heure de potiner. *(A l'appareil :)* « Allô... d teur Michaud ?... docteur, je vous supplie de ve tout de suite chez Jean-Louis Letellier, 12, rue Ombrages... oui, c'est très grave et très urg Merci. » *(Elle raccroche.)* Il te sauvera, n amour.

JEAN-LOUIS. — Comme tu voudras, moi, fait ce que je devais faire, désormais, je laisse a les événements.

FRANCINE. — Tu es invraisemblable, on ne p pas te laisser seul deux minutes. Je ne sais comment on traite les gens qui ont pris du g dénal, je me souviens seulement comment on soig ceux qui ont mangé des champignons.

JEAN-LOUIS. — Moi aussi, il y a quelques ann j'ai arraché à la mort toute une famille. C bête... nous sommes armés tous les deux contre empoisonnement et j'en ai choisi un autre...

FRANCINE. — Quelle envie t'a pris de mouri

JEAN-LOUIS. — Je n'en avait pas envie... contraire.

FRANCINE. — Mais alors... Enfin, Jean-Lou parle... que pouvait dire Philippe pour no séparer ?

JEAN-LOUIS. — C'est très simple. Il pouvait dir Francine, Jean-Louis ne s'est pas tué pour t Jean-Louis a glissé sous le camion pour se ga d'une bicyclette, et le cycliste t'aurait confirmé vérité.

FRANCINE. — Et c'est pour ça que tu t'es emp sonné ?...

JEAN-LOUIS. — Pas seulement. Je voulais que conserves la belle image que tu avais de moi, surtout je ne voulais pas te perdre.

FRANCINE. — Tu estimes que la mort est moyen de me garder ?

JEAN-LOUIS. — Oh ! après ça, je suis bien tra quille. Tu auras du mal à m'oublier. Cette fois, l'ai...

FRANCINE. — Qui ?

JEAN-LOUIS. — L'auréole dont parlait Philipp et il pourra toujours courir pour me la retirer. sera forcé d'admettre que dans ma vie j'aurai moins réussi quelque chose.

FRANCINE. — Quoi donc ?...

JEAN-LOUIS. — Ma mort !...

FRANCINE, *tendrement.* — Idiot... cher pe idiot... Si tu savais ce que je pense de toi...

JEAN-LOUIS. — Je le devine, c'est très gentil.

FRANCINE. — Et tu crois que j'accepterais vivre sans toi ?... Alors que je te trouve si am sant... ah non !... je préférerais t'accompagner.

JEAN-LOUIS. — Ne dis pas ça. Si tu as un bo médecin, je vais peut-être m'en tirer. La médeci a fait des progrès énormes. On ne laisse plus part les gens bien portants.

FRANCINE. — Ne t'agite plus. Installe-toi da ce fauteuil, ferme les yeux...

JEAN-LOUIS. — J'aime mieux te regarder...

FRANCINE. — Je t'ordonne de fermer les yeu

JEAN-LOUIS. — Pas encore. S'il n'y a rien d'aut à faire, tu me les fermeras plus tard.

On sonne.

FRANCINE. — Voilà le docteur.

Francine va ouvrir la porte. Ulysse apparaî il tient à la main un bouquet d'artichauts une magnifique botte d'asperges.

ULYSSE. — Voilà la primeur annoncée... *(Il vo*

an-Louis dans son fauteuil et reste atterré.) Il rechuté ?

FRANCINE. — Pire, il vient de s'empoisonner.

ULYSSE. — Oh ! Bonne Mère !... avec quoi ? Si st avec des champignons, il est sauvé. Je connais remède.

JEAN-LOUIS et FRANCINE, *ensemble.* — Nous ssi.

ULYSSE, *tragique.* — Mais pourquoi il y a tant drames dans votre famille !

FRANCINE. — Fermez la porte, Ulysse.

ULYSSE, *fermant la porte.* — Vous avez raison. faut pas qu'il prenne froid par-dessus le marché. la petite demoiselle, je la laisse dehors ?...

FRANCINE. — Solange est là ?...

ULYSSE. — Je l'ai trouvée sur le palier. Avant entrer elle voudrait savoir si le pauvre monsieur t seul.

FRANCINE. — Chéri... ça te ferait plaisir de voir Solange ?...

JEAN-LOUIS. — Ça me serait égal.

FRANCINE, *à Ulysse.* — Dites-lui quand même entrer.

ULYSSE, *à la porte.* — Venez, on vous attend...

Solange entre, voit Francine et prend un air pincé.

SOLANGE. — Tu as encore du monde. Je reviendrai plus tard.

ULYSSE. — Oh ! peuchère... vous trouveriez plus ersonne !... Il est à toute extrêmité.

SOLANGE. — Comment ?...

FRANCINE. — Jean-Louis vient d'avaler un tube e gardénal.

SOLANGE, *à Jean-Louis.* — Tu es fou... Tu sais ourtant combien tu as l'estomac délicat... Pourquoi as-tu pris ça ?...

FRANCINE. — Pour ne pas me perdre... pour me aisser mes illusions... parce qu'il m'aimait !

ULYSSE. — Des enfantillages, quoi...

SOLANGE. — Je comprends... Tu as eu peur que e te cherche des noises?... Pourtant tu me connais, u sais que je ne suis pas une fille à chiqué. Rappelle-toi quand Jacques s'est marié, quand Etienne rejoint son oncle Panchito au Brésil et quand Xavier a suivi une acrobate, j'ai rien dit. Il fallait n'avouer que tu aimais Francine, je t'aurais rendu a liberté.

JEAN-LOUIS. — Tu me la rends trop tard.

SOLANGE. — Il n'y a pas une minute à perdre. Ulysse, allez acheter quatre cervelles de mouton, eux foies de lapins et onze litres de lait.

ULYSSE. — Non... ça, c'est la fameuse recette our les champignons vénéneux.

SOLANGE. — Alors il vaut mieux appeler un médecin.

FRANCINE. — Il sera là d'une minute à l'autre.

SOLANGE. — En attendant, je vais lui préparer n bain de pied de moutarde.

ULYSSE. — Vous croyez que...

SOLANGE, *péremptoire.* — Les bains de pieds de moutarde, c'est bon dans tous les cas.

On sonne.

FRANCINE. — Cette fois, c'est le docteur...

Francine se précipite vers la porte, elle l'ouvre. Philippe apparaît.

FRANCINE. — C'est toi... qu'est-ce que tu veux ncore ?

PHILIPPE. — Francine, je t'amène quelqu'un que e tiens à te présenter.

FRANCINE, *indignée.* — Tu crois qu'en ce moment je pense à me faire de nouvelles relations?

PHILIPPE. — M. Rougefeuille attend sur le palier que...

FRANCINE, *fermant la porte.* — Encore M. Rougefeuille.

PHILIPPE. — Je t'affirme que tu seras enchantée de faire sa connaissance.

SOLANGE. — Il est médecin ?

PHILIPPE. — Non, il est cycliste.

SOLANGE. — Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions d'un cycliste ?...

PHILIPPE. — Il était hier matin à midi...

FRANCINE, *l'interrompant.* — ... rue de la Providence. Ne te fatigue pas, je suis au courant. Jean-Louis m'a tout raconté.

PHILIPPE. — Il a avoué ?... Tu sais donc maintenant que ce monsieur n'était pas capable de mourir pour toi.

FRANCINE. — Pas capable ?... Regarde...

D'un geste large elle lui montre Jean-Louis immobile dans son fauteuil.

PHILIPPE, *ahuri.* — Qu'est-ce qu'il fait sur ce canapé ?

ULYSSE. — Il agonise.

PHILIPPE. — Quoi ?

FRANCINE. — Il a avalé un plein tube de gardénal.

PHILIPPE. — Non ?...

SOLANGE. — Oui.

JEAN-LOUIS, *jubilant.* — Je t'ai eu, hein ?

PHILIPPE. — Tu as remis ça ?...

JEAN-LOUIS. — Et cette fois, pour de bon. *(Au comble de la joie :)* Je vais claquer, Philippe, je vais claquer.

PHILIPPE. — Pas encore. *(Il va vers le téléphone.)* Quel est le numéro du docteur Erval ?

FRANCINE. — J'ai appelé le docteur Michaud.

PHILIPPE. — L'amant de Colette Ménard ?... C'est un âne. Il fallait t'adresser à un grand spécialiste.

ULYSSE. — A Paris il y a des spécialistes du suicide ?

PHILIPPE. — Je te jure que j'en trouverai un pour te sauver. Ne crois pas que je vais te laisser claquer. Non, non, mon gaillard, ce serait trop commode, tu n'arriveras pas à tes fins...

JEAN-LOUIS. — Tu te trompes. Je mourrai quand je voudrai... je n'aurai qu'à me laisser aller.

FRANCINE. — Retiens-toi, mon amour, je t'aime.

SOLANGE. — Oui retiens-toi, mon chou. Nous t'aimons tous. Philippe, dites-lui aussi que vous l'aimez.

PHILIPPE. — Ah non, tout de même...

ULYSSE. — Quelle nature... Il veut même pas consoler un mourant.

PHILIPPE. — Il faut tenter quelque chose avant l'arrivée du médecin. Par malheur je ne connais pas l'antidote du gardénal. Ah ! si Jean-Louis avait mangé des champignons...

FRANCINE. — Toi aussi ?... Décidément, à la saison des champignons nous aurions tort de nous gêner.

PHILIPPE. — Combien as-tu absorbé de cachets ?...

JEAN-LOUIS. — Je n'ai pas compté, je n'ai rien laissé.

PHILIPPE. — Donnez-moi le tube. *(Solange le lui donne, il lit l'étiquette.)* Ce tube contient douze cachets...

ULYSSE. — Evidemment, c'est un peu beaucoup.

SOLANGE. — C'est épouvantable. Quelle est la dose indiquée ?

PHILIPPE. — Je vais vous le dire. *(Il lit:)* « Sylogène Mirreur, traitement de la thyroïdite et des troubles glandulaires. Dose journalière : dix cachets. » *(Ebahi:)* ... ce n'est pas du gardénal.

JEAN-LOUIS, *se levant.* — Montre... *(Il lit sur le tube:)* Ce n'est pas du gardénal.

PHILIPPE. — Ah ! non, non ! c'est pas permis !... Nous faire le coup du cadavre à deux jours d'intervalle...

JEAN-LOUIS. — Je suis désolé, je vous fais mes excuses à tous.

SOLANGE. — On ne t'en veut pas, mon chou...

PHILIPPE. — Tu es le dernier des farceurs, cette nouvelle mystification est abjecte... Nous faire passer un reconstituant glandulaire pour du poison... Tu t'es encore bien fichu de nous...

FRANCINE. — Non, Philippe, Jean-Louis était sincère, c'est moi qui ai mis un remède de tante Annie à la place du gardénal.

PHILIPPE. — Hein ?

FRANCINE. — Quand tu es parti à la recherche de M. Rougefeuille, j'ai compris que je m'étais monté la tête : Jean-Louis ne s'était pas tué pour moi, mon bonheur résultait d'une méprise. Il fallait que je tente quelque chose'...

PHILIPPE. — Tu as laissé exprès le tube de...

FRANCINE. — Ainsi, j'ai prouvé que j'avais raison de l'aimer et que je ne me trompais pas en croyant à son suicide.

JEAN-LOUIS. — Tu es extraordinaire... Tu penses à tout !

FRANCINE. — Tu regrettais tellement d'être tombé sous le camion par mégarde que tu étais capable de te jeter par la fenêtre pour de vrai. Alors, sans le moindre risque je t'ai donné l'occasion de me sacrifier ta vie.

PHILIPPE. — Nous sommes encore en pleine folie... et si vous voulez connaître toute ma pensée...

Sonnerie du téléphone. Solange prend l'appareil.

SOLANGE, *à l'appareil.* — « Allô... je vous le passe. » C'est pour vous, Philippe.

PHILIPPE, *à l'appareil.* — « Allô... oui, Rolande ?... onze télégrammes... Qu'est-ce que ça veut dire ? » *(A Francine:)* Nous avons perdu quelqu'un ?

FRANCINE. — Dieu merci ! non...

PHILIPPE, *à l'appareil.* — « Décachetez un des télégrammes et lisez-le-moi... Quoi... quoi... » *(Mettant la main sur l'appareil:)* Je suis décoré.

FRANCINE. — Non ?...

PHILIPPE, *au téléphone.* — « C'est bon, Rolande... je rentre en vitesse. » *(Il raccroche.)* Il doit y avoir une promotion exceptionnelle.

FRANCINE. — Bravo, Philippe... je te félicite. *(A Jean-Louis:)* Tu permets que je l'embrasse ?

Elle l'embrasse.

JEAN-LOUIS. — Mes compliments, mon vieux

SOLANGE. — Il y a de quoi vous gonfler...

ULYSSE. — C'est un beau jour pour vous, monsieur.

PHILIPPE. — Je vous remercie... *(Réagissant)* Un beau jour pour moi, c'est une façon de parl

FRANCINE. — Pourquoi ?... Tu pars en beau

PHILIPPE. — Je dois passer immédiatement mon bureau. D'ailleurs, je n'ai plus rien à fa ici. *(A Francine:)* Tu as fait ton choix, n'est pas ?...

FRANCINE. — Je l'ai fait.

PHILIPPE. — Avant la fin de la semaine avoués se mettront en rapport.

SOLANGE. — Ça vous ennuierait de me je chez Germaine ?

PHILIPPE. — Je regrette, je n'ai pas ma voitu et pour trouver un taxi dans ce quartier...

ULYSSE. — Si ça peut vous rendre servi devant la porte j'ai *la Belle de Mai.*

SOLANGE. — C'est pas très prudent, m allons-y...

JEAN-LOUIS. — Au revoir, ma petite Solange

SOLANGE, *à Francine.* — Vous permettez que l'embrasse ? *(Elle embrasse Jean-Louis.)* M maintenant j'ai compris : les hommes, vous p férez les femmes qui vous empoisonnent à cel qui vous font boire des tisanes.

PHILIPPE. — Allons, dépêchons-nous, rendez-vous avec Ernest Maillard chez le sec taire d'Etat à la reconstruction.

Ils sortent.

ULYSSE. — C'est à mon tour de prendre con C'est pas que je m'ennuie ici, il y a du va-et-vie de l'animation. Mais on m'attend chez moi.

JEAN-LOUIS. — Bon retour, Ulysse...

ULYSSE. — Si un jour vous passez par Cavaill j'aimerais vous montrer à ma femme, autreme quand je lui dirai ce que j'ai vu à Paris, elle cro que je lui raconte une histoire marseillaise.

JEAN-LOUIS et FRANCINE. — D'accord, Ulysse

Ulysse sort. Restés seuls, Francine et Je Louis se regardent. Ils ont envie de rire, ils sont un peu gênés.

FRANCINE. — Tu m'aimes ?

JEAN-LOUIS. — A en mourir !...

FRANCINE. — Tu ne regrettes rien ?

JEAN-LOUIS. — Les cinq années que nous av perdues.

FRANCINE. — Nous les rattraperons... on met les baisers doubles !

Sonnerie du téléphone.

JEAN-LOUIS. — Devine qui c'est ?...

FRANCINE. — C'est Chartier, voyons !...

JEAN-LOUIS, *à l'appareil.* — « Allô ?... Si va ?... ça n'a jamais été aussi bien... le projet p les layettes ?... »

FRANCINE. — Dis-lui que tu vas t'en occu tout de suite !...

RIDEAU

Philippe. Francine.

Jean-Louis. Philippe. Francine.

FRANCINE. — *Si tu crois qu'il a pensé à regarder l'heure !...* (ACTE II.)

PHILIPPE. — *Parce que nous, mon pauvre Jean-Louis, nous n'avons pas su le lui apprendre !...* (ACTE III.)

PHILIPPE. — *A présent tu vas voir du pays.*
FRANCINE. — *Je ne le verrai pas seule.* (ACTE III.)

FRANCINE. — *Quand un homme aime vraiment, il fait ce que tu as fait hier.* (ACTE III.)

SOLANGE. — *Il fallait me dire que tu aimais Francine, je t'aurais rendu ta liberté...* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Philippe. Francine.

Jean-Louis. Francine.

Francine.
Solange. Jean-Louis.

LA BELLE DE MAI devant la critiq

MADAME Saint-Giniez veut nous faire croire que le printemps est vraiment arrivé... Pourquoi résisterions-nous à une aussi agréable sollicitation ?

Oublions donc que *La Belle de Mai* est un camion écraseur et voyons-la comme une gentille fille saine et dénuée de prétention.

Cette pièce n'est-elle pas honnêtement faite, bien menée, pourvue en rebondissements et situations, bien qu'elle soit écrite clairement, avec bonne humeur et sans fausse honte pour tout ce que la facilité offre d'aimable ?

Suivons le guide à la frontière du vaudeville et de la comédie ; jouons avec lui à ouvrir l'une après l'autre les portes du décor de Deshays et saluons au passage l'alerte précision avec laquelle le metteur en scène Jacques Charon a su entraîner les quatre petits héros de cette comédie et leur choryphée-camionneur.

Il serait vain de prétendre oublier sa crédulité au vestiaire, mais, au fond, peu importe si l'on entre et si l'on sort sur ce plateau comme dans un moulin ; les moulins sont faits pour tourner : tournons donc avec... La bonne volonté n'est pas ce qui nous manque, lorsqu'un auteur consent à ne pas trop l'effaroucher par ses complaisances ou ses mépris.

On pourrait noter quelques maladresses de détail, il nous paraît plus gênant de constater certain manque de confiance : pourquoi, en effet, cette dernière réplique du deuxième acte ? Nous savions bien que la femme du monsieur était derrière la porte. Ce rappel gâche un peu l'innocent plaisir du spectateur.

Cette comédie va donc son chemin bon train et jusqu'au bout — ce qui est rare ! On peut la trouver petite et mince. On me permettra de préférer la taille fine à l'anémie graisseuse.

J.-B. JEENER, dans *Le Figaro*.

CETTE histoire sans prétentions est contée avec de la verve, de la drôlerie, du mouvement, de la gaîté et, de-ci de-là, une discrète émotion. Le public de la générale a beaucoup ri, beaucoup applaudi et, à la fin du dernier acte, réclamé l'auteur qui, du reste, ne s'est pas montré.

L'auteur : on eût pourtant aimé le voir, car c'est une femme, Mme Juliette Saint-Giniez, qui avait déjà donné il y a quelques années *Zibeline*, au théâtre Michel. Juliette Saint-Giniez est la femme du comique méridional René Sarvil, que l'on vit dans la série d'opérettes provençales montées par le regretté Henri Alibert aux Variétés. Saint-Giniez ! La Belle de Mai ! Deux quartiers pittoresques de Marseille. Non, vous ne vous trompez pas : Juliette Saint-Giniez est Marseillaise.

La cote : sans trop d'exagération méridionale, 8 sur 10.

P. GORDEAUX, dans *France-Soir*.

DEPUIS hier soir Jean de la Lune a un petit frère. Il s'appelle Jean-Louis ; il est dessinateur publicitaire et il moud ses songes près du Moulin de la Galette, sur la Butte. Alors que cet insouciant est perdu dans ses rêves, Francine, la femme de son ami Philippe, sonne à sa porte et lui dit : « Mon mari me trompe, vous serez mon amant. » Ce procédé, quoique hâtif, n'en est pas moins plein d'agrément. D'autant plus que Jean-Louis nourrit depuis longtemps une passion secrète pour Francine. Hélas ! Jean-Louis boit l'absinthe après le miel et s'aperçoit qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance. Femme perfide, voilà bien de tes coups !

A peine remis de cette déception, Jean-Louis se risque hors de chez lui et *la Belle de Mai* lui passe sur le corps. *La Belle de Mai*, je m'empresse de le préciser, pèse 5 tonnes. C'est le nom d'un camion de primeurs que conduit Ulysse Bouscarle, enfant robuste de la chantante Provence. Simple accident. Mais Francine accourt : « J'en étais sûre. Il s'est suicidé pour moi ! » Hypothèse bien flatteuse pour la vanité féminine. Francine ne résiste plus à ce qu'elle croit une preuve d'amour et décide d'être toute à Jean-Louis. Valide, elle le dédaignait; écrasé, elle l'adore.

Atrocement vexé et quelque peu furieux, le mari — ah ! ces maris ! — découvre la vérité. Il va démasquer le faux suicidé, lui arr son auréole et reconquérir cine. Pour ne point perdre ce Jean-Louis se suicidera. Mais de bon. Il avale un tube de dénal. Pas de veine ! Ce n'é que des comprimés contre l'in sance glandulaire. Mais il est vrai que l'Amour est tou vainqueur et se rit de toute ruses. Il déjouera ce dernier et unira Jean-Louis à Francin

Sur cet itinéraire boulev Juliette Saint-Giniez fait ci sa *Belle de Mai* sans empr jamais les voies réservées poids lourds. Cette aimable c die, sous des dehors noncha est fort rigoureusement const Ses coups de théâtre bien r gés, son dialogue alerte diver le public des Bouffes-Parisien

MAX FAVAL dans *Paris-P*

SUR ce thème boulevardie peu rebattu Mme J. S Giniez a brodé de sages v tions, usant avec mesure chassés-croisés et des jeux porte coutumiers au vaudev c'est doucement égrillard, ave et là, une pointe d'émotion f une légère touche sentime qui portent à sourire. Ce c tissement sans prétention, réglé M. Jacques Charon relève d'ail. L'auteur, en b épouse, a fait la part belle à mari, René Sarvil, gloire de l rette marseillaise et qui prê Ulysse sa joviale rondeur et accent chantant. Un vrai spec de famille, d'autant que la lette Anne Vernon, Francine, le registre aigu et le débit cou procèdent curieusement de S Maïs, donne la réplique à futur neveu, Dominique No un Jean-Louis qui ne ment à son sang en témoignant d naturel et de cette gentillesse peu appliquée de tradition che siens. M. George Grey, Phil soutient avec aisance son pe nage de cocu récidiviste, Mlle Paulette Ogué pépie à que veux-tu en petit moi franc.

Plaisant et clair décor Deshays.

G. JOLY, dans *L'Au*

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur GEORGES OUD

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1951. — Imprimeur no 1